Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union
Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

◆

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 27 — 8 juillet 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

FASCISTES ET ANTIFASCISTES

MALHEUREUSEMENT, les faits viennent nous donner raison. Depuis la publication de notre Editorial du 1er juillet, les attentats individuels ont commencé à se produire en métropole. Mis à part les plastiquages de plusieurs professeurs, l'assassinat d'un commandant d'aviation à Aix-en-Provence dans des circonstances particulièrement féroces, démontre la grandeur du danger que vont courir en France les antifascistes et tous ceux qui, de près ou de loin, ont pris part dans la lutte contre l'O.A.S.

Ce commandant a été tué à coups de revolver; puis, pour parer à toute mauvaise surprise pour le cas où les balles n'auraient pas suffi, il a été dûment et proprement poignardé, quand il gisait déjà mortellement blessé. Pour lui, pas de sursis, pas de grâce, pas d'amnistie.

Nous ignorons ce qu'il avait pu faire pour mériter une telle exécution. Comme nous ignorons pourquoi on a tué le général Ginestet et d'autres chefs militaires. Ce que nous savons pourtant est que tout cela n'est, pour le moment, qu'un prélude de tout ce qui peut arriver, si on laisse faire.

Les méthodes pratiquées aujourd'hui sont exactement les mêmes que mirent au goût du jour en Allemagne Hitler et les nazis, avant leur prise du Pouvoir; ressemblent comme deux gouttes d'eau à ce qui fut fait en Espagne avant le soulèvement militaire du 18 juillet 1936. Les franquistes parlent encore de l'assassinat de Calvo Sotelo : ils ont oublié, par contre, le lâche assassinat du capitaine Castillo et les agressions quotidiennes menées contre les militants, les journalistes et les intellectuels de gauche.

Et ce qui nous inquiète surtout, c'est que, depuis un certain temps, sans l'ombre d'un seul doute, l'offensive appartient à la droite. Partout la droite est passée à l'attaque, empruntant sans vergogne ce qu'ils disaient être les méthodes de violence des terroristes... lorsque les terroristes se trouvaient être de gauche; lorsque les terroristes étaient des socialistes révolutionnaires, des anarchistes. Aujourd'hui il n'y a plus de Stepniaks ni d'Anguolillos, mais la moisson des tueurs à gages à solde de la réaction, est fort riche.

Parce que, s'il y a des amateurs parmi les terroristes d'aujourd'hui — la plupart de jeunes lycéens, des étudiants plus ou moins contaminés — les forces de choc du nouveau fascisme sont tous des mercenaires. Beaucoup d'argent est en jeu : milliards provenant de fructueux hold-ups; millions gracieusement avancés par de nombreux hommes d'affaires; fonds fournis par des puissances économiques intéressées par cette entreprise liberticide.

Et nous voyons les antifascistes sombrer dans un sommeil dont la confiance nous inquiète. Penser que le gouvernement et les forces à son service sont suffisantes pour venir à bout d'une telle conspiration, après tout ce que l'on sait, en France et ailleurs, c'est vraiment être aveugle ou inconscient. C'est avoir un abîme sous ses pieds et ne pas le voir.

Face au fascisme, l'antifascisme doit réagir, s'organiser et se préparer à une bataille qui ne fait que commencer. Il y a bien des cris d'alarme dans la presse de gauche. Il y a bien des hommes qui signalent le danger et qui se savent visés. Mais tout cela ne suffit pas. L'ennemi, qui s'est faufilé partout et qui chaque jour s'infiltrera davantage, est là à l'affût, guettant avec espoir le moment de faiblesse ou le moment d'hésitation qui lui permette d'agir.

L'expérience de l'Espagne, la plus récente, doit nous ouvrir les yeux. L'expérience d'autres pays aussi. Il faut penser que quand des hommes aussi ambitieux et rusés que Bidault et Soustelle ont pris le maquis politique c'est parce qu'ils comptent sur quelque chose; c'est parce qu'ils sont sûrs d'un certain résultat.

Avant d'être à nouveau traqués comme aux temps les plus affreux de l'occupation et de la Résistance, réagissons. Le fascisme ne peut pas triompher du bon sens et de l'amour de la liberté d'au moins vingt millions de Français. Mais ces vingt millions ne doivent pas se laisser berner par quelques vieux renards rusés, chevaux de retour de la politique, aptes à un double et, pourquoi pas, triple jeu.

LA LIBERTE IMPLIQUE CONNAISSANCES

Quel sont ceux qui, parmi les humains, n'aspirent à jouir de la liberté?

Que la ou plutôt les libertés soient comprises de diverses façons, tel sera le développement d'une partie de mon propos.

Que les conceptions des humains se présentent diversement et accusent des grandes différences, cela provient de la conscience ou inconscience des individus. Même chez les plus ou moins inconscients, dont la passivité devant les multiples actes de la vie est incommensurable. un certain désir de liberté existe et se manifeste par trop timidement. Au sens opposé, d'autres humains qui se prétendent conscients, plutôt cyniquement, estiment que les rapports dans la société doivent être régis avec autorité, même la plus grande possible, que pour eux leurs commandements doivent s'exercer avec une grande liberté. Leur liberté allant à l'encontre de la liberté du plus grand nombre, cela importe peu, quant à eux.

S'estimant supérieurs, ils agissent en conséquence, n'hésitant pas, en diverses circonstances, à réclamer une plus grande liberté, non seulement pour eux, mais, et cela dans le cadre des nations, pour ceux qu'ils veulent régir ou qu'ils régissent et que dans le fond ils considèrent comme leurs esclaves. Telle est la mentalité des autoritaires de toutes sortes comme les hitlériens, les mussolinistes ou fascistes, les franquistes, les bolchevistes, les autres gouvernements qui se prétendent plus ou moins libéraux et ce avec l'appui des militaristes et des menteurs professionnels que sont les religieux de toutes obédiences.

Je n'ai nulle prétention de faire entendre raison aux autoritaires que je viens de décrire, mais mon propos s'adresse aux victimes de ces autoritaires et il est une façon, parmi les multiples autres, afin de faire aspirer à la conquête de la liberté qui ne pourrait qu'agrémenter la vie des victimes actuelles.

Il faut être persuadé, comme le font savoir les libertaires de diverses tendances, que la liberté ne peut se concilier avec l'autorité ainsi que le prétendent les partisants de cette dernière. Pour cela, il faut connaître les causes qui déterminent les individus à agir de diverses façons et se pénétrer profondément que la liberté individuelle peut être d'autant plus grande que le milieu ambiant dans lequel on se trouve évolue sans contrainte, par simple compréhension et collaboration libre des participants.

Donc, si la liberté de l'un se développe au détriment de celle d'un autre, elle ne peut être qu'oppressive et celle s'appelle autorité; pour que cela ne soit pas, je vais exposer aussi succinctement que possible certaines connaissances que l'on doit avoir pour comprendre et conquérir diverses libertés. Cela ne sera que quelques esquisses, afin d'inciter les aspirants à la liberté à vouloir se documenter au mieux, car chacune de ces libertés dont je vais disserter a été et pourra être traitée par d'autres avec beaucoup plus d'ampleur.

D'abord, apprendre la liberté aux petits des hommes et agir en libertaires dans l'enseignement qu'on leur distribue et dans l'apprentissage de la vie. Voilà ce qu'il peut paraître difficile aux parents et aux enseignants, beaucoup parmi eux étant, tant soit peu ignorants et si l'on n'agit pas selon les conceptions libertaires, on risque de contrecarrer beaucoup d'initiatives intéressantes que les enfants possèdent. Des méthodes de tels enseignements libres ont été mises en pratique et continuent à être exercées; les quelques exemples qui suivent sont connus : Francisco Ferrer avec son Ecole Moderne; le sculpteur Bodri et son néo-multhusianisme conscient avec son Ecole de Cempuis; Sébastien Faure avec la Ruche parmi les derniers praticiens qui sont disparus; actuellement certaines méthodes libres adoptées en Angleterre dont je n'ai pas à l'esprit le nom des enseignants; Frénet qui en France aboutit à des résultats satisfaisants et certainement d'autres que j'ignore de noter.

Pour que nos désirs de vivre en liberté dans la société aboutissent, il faut, tout de même, avoir certaines connaissances afin de comprendre les rouages autoritaires qui fonctionnent au détriment du plus grand nombre des humains, pour pouvoir les changer. Au moins un embryon d'organisation libre de la production et de la répartition pour la consommation doit être conçu dans nos cerveaux. Tel doit être le rôle des syndicats et des coopératives à tendance libertaire, si ce n'est celui des autres syndicats.

Car ces derniers syndicats ouvriers, paysans et fonctionnaires ne poursuivent pas une transformation radicale de la société, mais simplement une amélioration de la situation économique de leurs adhérents, même aux dépens les uns des autres; les différentes classifications, non seulement par rapport aux exploiteurs, mais entre salariés étant admises et la hiérarchie justifiée. La conquête de la liberté ne peut être concevable si l'égalité pour la satisfaction des besoins de chacun et de tous ne se réalise pas. Il faut aussi savoir arrêter la production nuisible et inutile pour développer la production utile.

La lutte pour la libération économique va de pair avec la lutte contre les organisations qui existent pour soutenir l'exploitation et les profits de certains.

Ces organisations sont les Etats de différentes formes. Tous les Etats, quels qu'ils soient, ne peuvent être qu'autoritaires; les organisations annexes qui les soutiennent en sont la preuve : les armées, les polices avec toutes leurs forces oppressives qui ne peuvent admettre la liberté.

Un appui formidable est fourni aux organisations oppressives précitées par les tenants et propagateurs de toutes les religions. Comme négation de la liberté, avec l'adoration de leur (ou de leurs) Etre suprême, les religieux de toutes obédiences enseignent que l'obéissance doit être la vertu par excellence des humains et qu'il faut savoir souffrir pour avoir une meilleure vie éternelle (?).

En général, il n'y a pires conservateurs et même réactionnaires que les religieux et surtout ceux du catholicisme que nous connaissons fort bien et dont les actions néfastes ont cours dans grand nombre de pays.

Ce sont ces enseignants qui ont le plus faussé les rapports libres qui devraient exister entre les humains; ce sont eux qui répandent après les avoir fondées les morales régissant les mœurs que les humains ont adoptées. Il est déplorable de constater que certains qui se prétendent non-croyants et libre-penseurs acceptent un grand nombre de ces règles morales qui sont admises sans guère de reflexion se manifestent avec impositions et découlent de l'appréciation et jugement du plus grand nombre de gens faisant partie du même milieu social; c'est ce que l'on appelle le « qu'en dira-t-on? ». Où la plus grande malfaisance de ces règles morales se manifeste est dans les relations qui existent entre les sexes. Beaucoup qui prétendent admettre la liberté, ne peuvent comprendre l'autonomie

(Suite en page 2.)

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

JOHN KENNEDY EST CONTENT : JACKIE ET DE GAULLE S'ECRIVENT

Voilà un mari fort accommodant ! Le voici content parce que sa femme échange une correspondance avec De Gaulle.

Mais, que dit donc de tout cela, Mme De Gaulle ?

◆

BEN KHEDDA A REÇU A ROME DES MEMBRES DE L'E.N.I. (PETROLES ITALIENS)

Bienheureuse Algérie nouvelle ! Aujourd'hui les incendies et plastiquages la ravagent, mais tous les puissants de ce monde voudraient bien lui compter fleurette.

Voilà Mattei qui se met sur le rang pour conquérir ce que les Français, victimes de la folie meurtrière de l'O.A.S., risquent de perdre.

On se demande vraiment quel jeu joue donc le capitalisme français.

◆

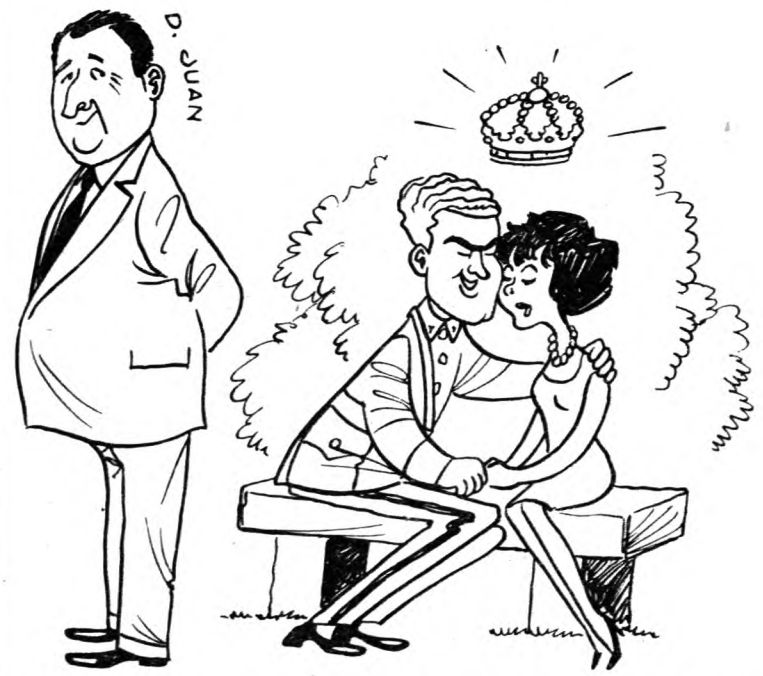
4 ENFANTS DEVORES PAR DES TERMITES EN EGYPTE

LE CAIRE (Reuter). — De véritables armées de termites ont envahi plusieurs villages de la province de Beheira, en basse Egypte, dévorant quatre enfants et détruisant plusieurs maisons, annonce le journal « Al Ahram ».

A l'heure actuelle, les fourmis blanches menacent cinq villages, dont les 5.000 habitants sont en proie de la panique.

On croirait lire un des romans d'anticipation de Wells, qui, entre autres choses, avait d'ailleurs déjà imaginé cela.

Mais, une fois encore, la réalité peut dépasser la fiction. L'homme dans le bien comme dans le mal, est capable d'aller plus loin que Verne et Wells. Les fourmis blanches aussi.



— Comment voulez-vous que je sois d'accord avec eux ? Qui m'aurait payé, après, les allocations familiales ?

COMMENTAIRES

Dia tras dia

ASTURIAS Y MUNICH

ESTOS dos nombres han sido y continúan siendo un ejemplo. En el pasado, Asturias representó el ejemplo que, sentado en 1934, el proletariado español siguió en 1936. Munich fué el símbolo del retroceso y de la cobardía frente al fascismo amenazante; fué el fuego verde dado a Hitler para la ayuda a Franco, el aplastamiento de Checoeslovaquia, la espantosa matanza de 1939-1945, por fin. Sin la ignominia de Munich 1938, nada de cuanto el mundo vió y vivió, y sufrió después, hubiera sido posible.

Hoy las cosas no se producen exactamente igual, pero de nuevo la casualidad reúne en dos nombres la bifurcación en dos caminos. Es más: los dos nombres simbolizan, de nuevo, dos posiciones ante la encrucijada política de un pueblo.

Diremos más todavía: sin Asturias 1962, no hubiera podido haber Munich 1962. Ha sido al calor y en la fiebre de esperanza y de entusiasmo producidos por las huelgas iniciadas en Asturias, como se ha podido reunir en Munich a los hombres que, del Interior y del Exilio, han cambiado impresiones con vistas a una solución INCRUENTA del problema español. Para los mineros asturianos de hoy, como para los combatientes de la insurrección de Asturias de ayer, el gesto fué cruento: fueron ellos las víctimas; ellos los fusilados; ellos los torturados; ellos los condenados a presidio. Hoy son ellos los represaliados, los deportados, los despedidos... Para algunos, nada hay cruento; para otros, todo lo es siempre.

Pero no es eso lo que queremos decir. Lo que mueve nuestra pluma en este instante, es extraer precisamente otro orden de conclusiones. Que, si no se diferencian en lo esencial de las primeras, bueno es que se resalten, para ilustración y reflexión de todos.

Hasta ahora, los esfuerzos de los prohombres políticos del Exilio se habían estrellado ante un muro de resistencia pasiva por parte de todos cuantos pudiendo hacer algo por el pueblo español y contra la dictadura franquista, nada hacían. Ha sido preciso, para atraer la atención y posibilitar una acción de solidaridad — más platónica que efectiva, por desgracia, más simbólica que real, cabe reconocerlo — en favor de la causa del restablecimiento de las libertades esenciales en España, que se produjera una acción de base popular; que fuesen, una vez más, los trabajadores, los que, con su presencia en la calle, con su acción directa, frente al patronato y al Estado, al margen de los sindicatos verticales, dijesen: Aquí estamos.

Y ha sido al amparo y al socaire de esta acción de masas, que cada partido o movimiento quiere atribuirse, como han podido reunirse en Munich unos cuantos señores, elaborando un «statu quo» sobre el cual establecer diálogo nacional e internacional.

¿Qué significa ello? Que no es la política, ni la actividad de los políticos, ni los métodos políticos, los que han posibilitado hoy y posibilitarán mañana la caída del franquismo. Y cuando ésta se produzca, cruenta o incruenta, será por la acción de la clase obrera. Será una huelga general, o una parálisis progresiva de la producción, o una acción subterránea, o una insurrección popular, lo que dará al traste con Franco, su sistema, las fuerzas que le apoyan, que le sostienen y que le obligan.

Por eso no nos cansaremos de repetir que el trabajo efectivo, el que puede dar frutos, es y será siempre despertar a las masas obreras, devolverles la confianza en su fuerza; hacerles comprender que, ayer, hoy y mañana, son ellas la palanca de Arquímedes que puede transformar el mundo, en España y fuera de España.

Esa fué la lección de Asturias en 1934; esa fué la lección de España en 1936; esta es la lección de las recientes huelgas. Lección para el franquismo; lección para los políticos que aspiran a administrar, incruentamente, el cruento sacrificio de los trabajadores, condenados siempre a sacar del fuego todas las castañas. Y lección para nosotros, que algunas veces hemos dudado de verdades simples y sencillas, que proclamaron a los cuatro vientos, hace ya muchos años, Malatesta y Lorenzo. Y que son y serán verdad siempre, aunque hoy hay quienes crean que descubren el Mediterráneo, descubriendo lo que otros hace un siglo dieron por viejo y fracasado.

Que esta lección de Asturias 1962 sea fructífera para todos... Quizás así Munich 1962 no significará, para el pueblo español, lo que significó Munich 1938 para el mundo: fuego verde para que. con otros nombres, el mismo sistema, los mismos problemas, la misma injusticia, la misma esclavitud perduren.

Federica MONTSENY

Una actitud suicida

Recibo regularmente el mensual qu publican los sindicatos americanos A.F.L.-C.I.O., titulado «Nuevas del Movimiento Sindical Libre». En el número correspondiente al pasado mes de mayo, aparece un editorial firmado por el presidente sindical George Meany, en el que, refiriéndose a la ayuda a los pueblos necesitados, se consigna que los Estados Unidos «no pueden comprometerse en negocios comerciales que reforzarían a los enemigos de la democracia, es decir, las dictaduras comunistas», afirmándose a renglón seguido, que «el pueblo americano preferiría dar gratuitamente arroz, trigo, mantequilla, textiles y medicamentos a los necesitados de la China comunista, de Cuba, y de otros países, que venderlo a cambio del oro que dichos países consiguen con el trabajo forzado que imponen a sus ciudadanos». Se sugiere, además, que para cumplir la alta misión humanitaria que supone dar de comer a quienes padecen hambre, podría adoptarse como sistema el que ya permitió salvar millones de vidas humanas en Rusia en los alrededores de 1920 y que consiste, resumiéndolo a la mínima expresión, en entregar directamente los socorros a las víctimas sin intervención del gobierno del país, gozando el organismo donante de la más amplia libertad de acción.

Según se afirma en dicho editorial,el propio Lenin aceptó en 1920 que este sistema se aplicara en Rusia, quedando constancia de una serie de declaraciones oficiales «agradeciendo al pueblo americano la solidaridad efectiva que había destinado a centenares de millares de ciudadanos soviéticos».

En principio, nada tengo a objetar en torno a lo escrito y sugerido por el líder sindicalista americano, como no sea lamentar que limite el problema a los solos países comunistas o comunizantes, pues en lógica, hubiese debido referirse al conjunto de los que viven privados de libertad, sea roja o amarilla la dictadura a que estén sometidos.

Me parece muy bien que no se fortalezcan las posibilidades económicas de una dictadura y que, a la vez, no se pierda de vista la situación de los ciudadanos sometidos a la opresión y obligados a desenvolverse en condiciones de constante privación, pero no puedo por menor que evidenciar el olvido sistemático en que se tiene a los países de dictadura amarilla, asimilados fácilmente a las «democracias», no tan sólo por parte del gobierno estadounidense, sino también por la de organizaciones americanas que movidas por un «anticomunismo» de opereta, no dudan en aceptar, esforzándose o no, la existencia y la aplicación de dos pesos y dos medidas.

En la publicación mensual de los sindicatos americanos, casi todo lo que se escribe tiende a poner en evidencia lo nocivo del «comunismo». Desde el punto de vista político-social se desprende, por consiguiente, que la finalidad primordial que se persigue no es la lucha contra los regímenes dictatoriales y anti-democráticos, sino más simple y modestamente la que queda limitada en el marco de las dictaduras rojas. Trátese pues de una acción político-social, económica o humanitaria, el peligro y el enemigo se encuentran siempre en el mismo lado, desconociéndose sistemáticamente la existencia del equivalente que nace, crece y se desarrolla en el seno de la colectividad supuestamente «democrática».

Las democracias y un número importante de sus más vistosos portavoces, aceptan sin sonrojarse que dictadores de la peor especie se vanaglorien de ser sus aliados. Instalan bases militares en sus territorios, refuerzan con miles de millones de dólores sus economías decrépitas, toleran que millones de hombres vivan en la miseria y en la opresión y no sienten la necesidad, o como mínimo no la expresan, de mostrarse solidarios — directamente y sin el control del régimen — de esta legión incontable de hombres que en el conjunto del mundo padecen las peores privaciones. Es el color de la dictadura el que determina su actitud y su acción, y nada positivo se emprende para rendir la libertad a quienes la perdieron en manos de unos sátrapas que no tienen más crédito que el de hacer espectacular despliegue de sus «convicciones» anticomunistas.

Fácil es concluir, afirmando que esta política es suicida. Combatir en estas condiciones un mal que roe a la humanidad, sólo puede conducir a reforzar las posibilidades del sistema que se condena y que se pretende destruir.

En Portugal, en España, en el Viet-Nam, en ciertas repúblicas latinoamericanas y en muchos otros países,el comunismo gana puntos con una facilidad que asombra, porque el hombre sometido, el ciudadano que aspira a recobrar la libertad de que ha sido frustrado, perdió su fe en la democracia que le ha traicionado y no vislumbra en el horizonte otra posibilidad, como no sea la de quienes aparecen como irreconciliables enemigos del caduco sistema capitalista, faltos de sentido común para comprender que la libertad y la justicia, como la dictadura, han de formar y forman, en uno y otro caso, un todo indivisible.

En estas líneas, he repetido muchos de los conceptos que ya en otras ocasiones me permitieron referirme a este problema. La lectura de la publicación del sindicalismo americano y la circunstancia de que en la Península ibérica renazca, con fuerza creciente, el espíritu de lucha que tarde o temprano habrá de terminar con las respectivas dictaduras, me deciden a afirmar una vez más que la democracia mundial y quienes se pretenden sus más dignos representantes, no conseguirán vencer el enemigo que combaten con su política absurda y totalmente carente de realismo. Para cerrar el paso a la dictadura, para abrir al mundo perspectivas de paz, de bienestar y de progreso, hay que luchar decididamente para que desaparezcan de nuestro planeta todas las formas de gobierno que disminuyen la personalidad del hombre, discutiéndole su derecho a la vida y condenándole a las peores privaciones.

Si así lo comprendieran todos los que dicen luchar en defensa de la democracia, se avanzaría a pasos de gigante hacia la solución de nuestros males. Pero de no hacerlo así, de continuar persistiendo en la aplicación de una fórmula discriminatoria y vergonzosa, el triunfo de los unos o de los otros carecerá por completo de importancia. La dictadura, roja o amarilla, irá triunfando por doquier, abocando el mundo a los peores desastres.

Á. TARRAGO

¡No me dé la mano, por favor!

Hallándome en Munich, por casualidad, encontré varios «tipos» españoles, unos conocidos, y otros, «escuchados», por haber pertenecido, no ha mucho tiempo, a un «glorioso movimiento» hispano.

Ni sabía a lo qué iban, ni por qué se encontraban en la célebre ciudad de Bavièra; me extrañó, ya que era imposible suponer que su presencia fuese sólo por el placer de gustar la renombrada cerveza, en su propia salsa, cuando ésta se exporta en buenas condiciones.

Me enteré, y no me asombré (asombrarse hoy de muchas cosas, es del género tonto) de que había un «tipo» que pasea por el mundo su «intelectualidad» y no pudiendo en su país aburrir a sus discípulos, se entretiene en hacer «bostezar» a los verdaderos pensadores.

De algo hay que vivir; los «papanatas» son muchos y escuchan con la boca abierta a cualquier señor que hable «seriamente» de cosas «vulgares»; pero que para ellos, son palabras evangélicas.

Todo intelectual que no vive su tiempo, y se adelanta al mismo, como obra para el futuro, sólo es un mal «recitador» de viejos libros de biblioteca.

Mas otro «tipo» vino hacia mi y me tendió la mano; como onda magnética electrificó mi ser. Recordé que aquella mano había firmado las órdenes para que las cumpliera Paco Franco; el transporte, desde «nuestras posesiones» de Africa, de los legionarios y los mercenarios árabes para que masacraran a mis compañeros de explotación de una región española, la misma que, cuando se celebraba esa «célebre» reunión de Munich, luchaban por su vida y por su libertad.

Aquella mano, había pronosticado días antes del 18 de julio 1936, la terrible tragedia del pueblo español; después del pronóstico huyó, como todos los cobardes.

Aquella mano no se había levantado contra los asesinatos colectivos del «buen amigo Paco»; desde su «retiro» sonreiría complaciente.

No, yo no podía traicionar a mis compañeros de clase; yo no podía olvidar a mis amigos de ideas; caídos, unos y otros, por un concepto más elevado que la vileza de la transigencia, o la «tolerancia de las buenas formas», como se dice ahora.

En la vida de los luchadores, hay cosas que no se pueden olvidar, y mucho menos perdonar, ya que una y otra cosa no es más que propia traición a las ideas que se dice, al menos públicamente, sustentar, y, lo que es peor, cuando se pertenece a una organización proletaria, haceria colectivamente responsable de una «digereza», como supone dar la mano al «ordenador» de los asesinatos hacia los compañeros de mi propia organización. Aquello era una vileza que yo no podía cometer ya que sus deudos, si les quedaba de lo que no se puede perder, se levantarían airados contra mi, y con razón.

De manera frenética, ante aquel golpe de recuerdos, grité indignado:

¡No me dé la mano, por favor!

¡Ni siquiera se acerque: queda en mi la vieja solera hidalga de aquella tierra hispana, que fieramente defiende la dignidad propia, y la de los suyos, como precursora de «algo» que no comprenderán usted ni los de su clase!

C. ZIMMERMANN

LA LIBERTE IMPLIQUE CONNAISSANCES

(Suite de la page 1.)

du corps humain dans les rapports amoureux.

Le « Ton corps est à toi » que Victor Marguerite a voulu faire prévaloir concernant l'émancipation féminine est loin d'être compris. Il faut tout de même constater qu'à la suite des productions économiques dans lesquelles les efforts des deux sexes se sont mélangés et intercalés, les mœurs se sont un peu libéralisées avec un moindre sans-gêne; malgré cela. un trop grand nombre de drames se déroulent provenant d'un certain propriétarisme et exclusivisme dans les rapports sexuels avec lesquels s'ajoutent des sentiments imprégnés de mystères. D'où proviennent donc les causes que les désirs des uns ne continuent pas à corroborer aux désir des autres; que les circonstances transforment les rapports et que la fantaisie n'a pas été prévue dans toutes les sortes de relations, que certaines paraissent normales et d'autres soi-disant anormales? Même parmi certains humains qui désirent que leur vie s'épanouisse dans la plus grande liberté, avec quelques restrictions, cela va sans dire, selon eux. D'une méconnaissance et ignorance des organes de leurs propres corps. Surtout les parties sexuelles et reproductrices, sont très peu connues et souvent inconnues. Les morales en cours ont décrété tabou un tel enseignement et l'utilisation de ces organes évitant les inconvénients n'est pas admise dans un grand nombre de régions.

Si beaucoup de ces préjugés n'existaient pas, un bon nombre d'humains apprendrait à mieux connaître leurs organes de reproduction comme il leur est assez facile de connaître leurs différents organes de digestion, respiration, circulation, traction et autres. Ces connaissances ne pourraient que contribuer à une meilleure utilisation de ces organes, pour la suprême satisfaction des connaisseurs. Satisfaction découlant de connaissances entraîne liberté qui ne peut aller à l'encontre d'autrui.

Sur ce sujet, comme sur les précédents, il serait facile de faire des développements; mais pour ce propos cela suffit; il est simplement à désirer d'exciter la curiosité ainsi que l'application des lecteurs en se référant aux nombreuses publications et œuvres des précurseurs.

En conclusion, concernant ces quelques libertés esquissées, que ceux qui aspirent à mieux vivre dans le plus grand épanouissement de la liberté apprennent à connaître les raisons et moyens pour aboutir aux résultats satisfaisants. Plus ils seront nombreux, mieux les facilités se présenteront.

Que les uns et les autres, tout en s'intéressant aux demonstrations précédemment formulées, fassent connaître de différentes façons leurs désirs avec leurs meilleurs moyens de réalisations; car c'est par la constance que l'on peut arriver aux résultats désirés.

Edouard BRUNET.

REPORTAGES

Imágenes del Canadá

Exégesis del libro "Rebelde en el Paraíso"

Biografía de la legendaria anarquista Emma Goldman, escrita por el historiador americano Richard Drinnon y publicada por el Servicio de Prensa de la Universidad de Toronto.

Emma Goldman y Alejandro Berkman acusan ante el mundo el mito bolchevique. — ¡En anarquistas defenderemos la verdad y la Libertad ante todo!

¡Para qué describir las dificultades con que tropezaron nuestros compañeros Emma - Berkman al abandonar el «Paraíso del Proletariado», inmenso crisol en el que un día se fundieran los grandes ideales libertadores, que debían aportar una nueva era de felicidad social, y que la infame transubstanciación de los alquimistas bolcheviques ha convertido en inmenso cementerio, donde el dolor y las ansias de libertad, son el único patrimonio de sus pobladores!

¿Dónde poder vivir? Este era el apremiante problema que agobiaba los dos héroes universales. Tenían que decir al mundo, claramente, lo que habían visto en Rusia. En anarquistas y defensores de la Verdad y la Libertad, por encima de todo, no podían por ningún concepto dejar sin acusar el mito bolchevique de la revolución rusa. Y para llevar a cabo esta misión suprema, ante la cual el destino habíalos abocado, necesitaban lugar y tranquilidad.

En principio, los anarcosindicalistas de Suecia lograron permiso de residencia temporal. Una vez en Stockolm, trabajaron de todo corazón escribiendo artículos y recopilando datos, para sus interesantísimos libros. Los periódicos «Arbetaren» y «Brand» publicaron la mayoría de sus trabajos, dando comienzo a la campaña anticomunista, que tanto chocó a los hombres de ideas avanzadas; pero que el tiempo demostró fundamentalmente verídica.

Lo mismo en la capital sueca, que anteriormente en Riga, representantes de los grandes rotativos burgueses, como la del «New York World» y «Chicago Tribune», acudieron a ellos ofreciéndoles considerables cantidades de dinero por sus artículos. Emma y Berkman consideraban, que esta colaboración serviría para hacer el juego al capitalismo y se rehusaban a ella. Sin embargo, compañeros tan respetados, como Errico Malatesta, Max Nettlau y Rudolf Rocker, argüían contra dichos escrúpulos, anteponiendo la obligación moral de dar a conocer sus experiencias en Rusia al gran público.

Por su parte, Berkman envió varios trabajos al diario socialista «New York Call»; mas como Emma intentara publicar el martirio de la revolucionaria María Spiridinovna en los periódicos de solera republicana, «New Republic», «Nation», «Freeman», etc. y fuése rehusada fríamente, decidió, con disgusto, vender siete artículos, al precio de 300 dólares cada uno, al «World», los cuales aparecieron en los meses de marzo y abril de 1922.

Mientras tanto, todos los compañeros de Europa se ocupaban de lograrles residencia permanente en sus respectivos países. Austria los hubiese admitido, a condición de que se comprometieran a cesar toda actividad revolucionaria. Negáronse rotundamente y con la ayuda de marinos anarquistas, Berkman pudo penetrar clandestinamente en Alemania. Emma consiguió visado legal y se reunió con él pocos días después.

Fué durante este período de relativa quietud en Berlín, que los dos portentosos cerebros iban a producir las mejores y más discutidas obras de sus vidas. «El Mito Bolchevique» de Berkman y «Mis dos años en Rusia» de Emma, cuyo título fué cambiado en la editorial por el de «Mi desilusión en Rusia», originaron más controversias en Europa y América que ningún otro libro conocido.

De nuevo la límpida integridad de sus personalidades se puso en tela de juicio. Ahora resulta, que Emma y Berkman eran agentes de Washington y del capitalismo americano. Agentes del Estado que habíales hecho pasar los mejores años de la juventud encerrados en ergástulas. Agentes del Estado que había torturado sus personas física y moralmente hasta la desesperación, y que, para remate de cuentas, habíalos deportado al infierno transhumante que es Rusia.

Los comunistas que en Berlín interrumpieron el mitin, donde Emma protestó contra el encarcelamiento de anarquistas y otros idealistas, en Rusia, sabían a ciencia cierta que ella estaba diciendo la verdad; pero ¿cómo aceptar la libre expresión, el razonamiento lógico y concreto, si ello lleva implícita la autodestrucción de toda fuerza reaccionaria y coercitiva, como son el fascismo y el comunismo?

Descorazonada Emma, de no poder llevar a cabo su obra propagandística de tribuno en Alemania, pensó marchar a Inglaterra, donde Frank Harris, Bertrand Russel, el coronel Wedgwood, Miss West y otras personalidades, lograron el visado en el curso del verano de 1924.

Allá también hubo de sufrir grandes decepciones. El abandono, en su eterna batalla, por parte de personas que le merecían toda confianza, como el mismo Bertrand Russell, Mr. Clifford Allen, Havelock Ellis y Harold Laski, jefe éste del partido Laborista, dejáronla un tanto desconcertada. Emma no podía comprender la complacencia que embargaba a estos hombres, que en el pasado habían hablado alto y largo, defendiendo las víctimas del zarismo y ahora permanecían en un estado de impasiva complicidad, que la confundía.

En Berlín, Berkman seguía activando intensamente a la cabeza del Comité de Defensa de los Revolucionarios encarcelados en Rusia.

Por su lado, Emma triunfaba incontestablemente en el mundo intelectual, del que había pasado a formar parte integrante. Las demandas de colaboración literaria llovían de todas partes, acompañadas de apreciables ofertas; mas Emma no se impresionaba con dinero ni bienes materiales. Prueba de ello es la negativa respuesta que dió a la revista «Colliers», la cual estaba dispuesta a pagar 400 dólares por cada uno de sus artículos.

Por el mismo tiempo, la Universidad del Estado de Carolina del Norte, le transmitió el reconocimiento académico, a la vez que adoptaba el libro «Mi desilusión en Rusia», como materia de estudio. Pero la satisfacción más grande la recibió en Oxford, donde habló durante dos horas con tal candor, tanta elegancia y maestría oral, que produjo inusitado entusiasmo en estudiantes y profesores. Parece ser, lloraba de alegría al ver de la manera como una centena de jóvenes americanos se avalanzaron a ella, al terminar, asediándola con preguntas y saludos efusivos.

Cual no sería el impacto de esta conferencia, que Drinnon señala haber recibido cartas recientes (29 de marzo 1956 y 6 de febrero 1957 respectivamente) de los profesores Wright Thomas y Samuel Eliot Morrison, que visitaba Oxford, y los dos coinciden en que es la mejor oradora que han escuchado.

En el turno de conferencias que hizo por Welsh, también fué magníficamente recibida. Por suerte para ella, el compañero James Colton, del Sur de Wales, sabiendo en la situación difícil por que atravesaba, respecto a la documentación, le propuso casamiento, de cuya forma resolvería el escabroso problema, adquiriendo automáticamente la ciudadanía británica. Contestando una carta de agradecimiento, que Emma le manda al obtener el pasaporte, James la dice, haber simplemente cumplido con el deber de compañero, «combatiendo el cruel trato que nuestros enemigos te han dado hasta ahora».

Acracio ORRANTIA.

(Terminará)

Desde Yanquilandia

A los Republicanos, cordialmente

Amigo Zacarías Domínguez:

Recibí la «España Libre» con la reseña del discurso político-social que, auspiciado por la Agrupación Leales Españoles, pronunciara Ramón J. Sender en la sala de actos de la Sociedad Española de Beneficencia Mutua de Los Angeles (California), el 15 de abril, aniversario de la Segunda República (1); así como tu crónica reseñando lo que pudiéramos llamar la parte social-mecánica del acto. Y como me pides mi opinión, voy a tratar de contestarte de acuerdo con mis modestos conocimientos.

★

Respecto a la peroración de Sender, lo referente a la formación de las dos Españas: la colonial y la castrense. La primera fundada sobre las fecundas tierras de labradío, y de ahí su nombre, pues **colonia**, en latín, quiere decir cultivo de la tierra (esto nos lo enseñó Sender, pues yo no lo sabía, y como yo, la mayoría de los oyentes). Y la segunda, la castrense, fundada sobre los castros para la defensa, por ser puntos de estrategia militar. Siendo esta última la que conduce actualmente el carro del Estado.

La relación actual de Rusia y China, y Rusia y Yanquilandia, cuando nos dijo que las desavenencias y mal entendidos entre los países llamados comunistas es más profundo que entre éstos y los países capitalistas. —**«No sería imposible que un día la democracia americana luchara al lado de una nueva y genuina democracia rusa contra la China staliniana»**.

La acción multicéntrica de la agitación y militancia anárquica, y cómo estas tácticas y concepciones mínimas de autoridad, concebidas por Pi y Margall, será lo más práctico para establecer las bases de la Tercera República. —**«No será difícil** — nos dijo — **organizar la nueva España, que al fin es la única verdadera y eterna España, en el sentido previsto por Pi y Margall. El sentido de lo pluriversal, es decir, de la federación y si es necesario de la atomización de la autoridad, de modo que el riesgo de la delegación de la autoridad del municipio sea lo más leve posible. Entonces volverá el predominio de la España colonial sobre la castrense»**.

Sí, todo responde a lo dicho por Sender el 15 de abril. Desde luego, ya se vé que no es copia, ni record taquigráfico: es una reseña memorizada. Y es más: por lo extenso, por lo ceñido a lo dicho por él, y por el estilo literario, yo diría que el autor de la crónica es el mismo Ramón J. Sender.

Por C. de la MONTAÑA

No conozco el estilo ni el arte de redactar de ese español que escribe en «La Opinión». Muy bien pudiera ser él el autor. Pero, desde luego, no creo que sea de Barcia; pues éste tiene otro estilo. Y como los componentes de este trío de intelectuales son los únicos capaces de escribir un artículo de la envergadura del «Lo Colonial y lo Castrense», de no ser el colaborador de «La Opinión» — de quien tú me has hablado — lo más probable es que lo haya escrito el mismo Sender. El tiene interés, desde que rompió los lazos con el bolchevismo oficial (lazos que le costaron la pérdida de su familia), de crearse un ambiente cenetista para tratar de injertar en la C.N.T. un espíritu extraño a las tradiciones libertarias y anarcosindicalistas españolas. Un espíritu con cierto aroma yanqui; pero demasiado exótico para los obreros españoles. Y estos últimos son refractarios a aceptar tan exótico aroma, aunque les sea servido por tan experto perfumista y especialista en tratar de introducir en su país esencias extrañas.

★

Ahora, respecto a tu crónica, de la cual dices que sólo algunas palabras son tuyas; pero que el conjunto no es obra tuya.

No, no es cierto que tu pronunciaras unas palabras, como dice «España Libre», pues no pasaste por la tribuna. Como tampoco es cierto que **«Sabina presidió con acierto y su peculiar modestia»**, puesto que el cargo que Sabina Zubieta de Fernández desempeñó ese día fué el de portera. Claro que Sabina es culta y podría — más bien, debiera — presidir los actos, no siempre (esta torpeza ya la ha cometido, con creces, al ser secretaria de una agrupación de tendencias democráticas, por el lapso de un cuarto de siglo), pero sí de vez en cuando, para matar la monotonía de ver siempre las mismas caras y ampliar el carácter democrático de la agrupación.

Tú dices que **«es un orgullo ser español, ser demócrata y libertario»**.

No creo que sea ningún orgullo el ser español. Claro, que tampoco es vergonzoso. Ser español es una cosa natural, como ser chino o de otra nacionalidad; como el ser águila o renacuajo. Está fuera de la voluntad de uno; por lo tanto. no es motivo de orgullo ni de vergüenza. El hombre no puede enorgullecerse nada más que de sus propias obras; de sus creaciones, sean estas obra de su espíritu, de su intelecto o de sus fuerzas físicas: obras todas ellas derivadas de su voluntad.

En cuanto a ser demócrata o libertario, sí. De ser cualquiera de las dos cosas, cuando se es por convicción, se puede estar orgulloso. Como pueden estar orgullosos los que por convicción profesan otros ideales. Sólo pueden sentir vergüenza los que abrazan una causa con miras de intereses bastardos; y aún éstos son immunes a la vergüenza cuando no están poseídos de un alto grado de conciencia. Pero no se puede estar orgulloso — como dices tú en tu crónica — de ser **«demócrata y libertario»**. Por demócrata se reconoce a aquél que es partidario de la idea de que el gobierno ha de ser del pueblo; de por y para el pueblo. Mas como todo gobierno implica autoridad, y ésta, como quiera que se denomine, y no importa en qué orden de ideas — morales, sociales, económicas o filosóficas — o en qué estrado social-económico se apoye, siempre es antípoda de la libertad. Libertad y autoridad son polos opuestos, y no se puede ser lo uno sin negar lo otro. Siendo libertario se niega la autoridad; y siendo partidario de la autoridad, se niega la libertad.

A mi pobre entender, en nuestros días y en la prensa antifascista, se abusa del vocablo « libertario». A los ejércitos, cuando éstos son del enemigo, se les llama hordas, fuerzas de opresión, etcétera; cuando, por el contrario, las tropas son del país de uno o de países amigos, entonces se las llama ejército de liberación, aunque su espíritu castrense sea el mismo, como siempre lo es con pequeñísimas variantes. Libertador se llamó a Simón Bolívar, al cura Hidalgo, a Wáshington, a Velarde y a otros paladines que a través de la historia se han alzado en contra de potencias opresoras. Libertadores, porque lucharon para libertar a sus países de la autoridad — más o menos liberal o despótica — de otros países; pero no menos acérrimos defensores de su propia autoridad. Y por eso, por ser partidarios de otra autoridad, nunca se llamaron o se les ha llamado libertarios. Libertario es sinónimo de **ácrata**, no de **demócrata**, y se reconoce por ácrata al partidario, no de ese tan cacareado gobierno de, por y para el pueblo, sino al partidario de una sociedad sin gobierno: al partidario de la verdadera sociedad. Estado y Sociedad son dos cosas distintas. Acracia, la libertad acrática, es la aspiración política (sí, sí he dicho política) de la Anarquía, que es un concepto mucho más amplio y elevado de los conjuntos humanos.

Ya desde los tiempos de Marx y Bakunín se conocían las dos tendencias por socialismo autoritario y socialismo libertario: marxismo y anarquismo. Estos últimos, en el orden económico, eran colectivistas; y más tarde, influenciados por Pedro Kropotkin, Enrique Malatesta, Sebastien Faure y otros comunistas (no se cometa la torpeza de confundir a éstos con los bolcheviques), se hicieron partidarios de esta concepción económica. Y ya a estas alturas, el gobierno francés, tratando de elevar una barrera de contención contra ellos, prohibió el uso de las palabars «anarquía», «anarquismo» y «anarquista», en los ámbitos del territorio francés, tanto en su forma gráfica como en la oral. Y Sebastián Faure, el editor de la Enciclopedia Anarquista, que fuera gran conferenciante y tribuno, para burlar a las autoridades, sustituyó la palabra **«anarquía»** por la frase de **«comunismo libertario»**. Y es desde entonces que, a través del mundo, se usa el vocablo «libertario» sinónimo de «anarquista».

Mas el Movimiento Libertario, consciente de su papel político-social, si en sus concepciones futuristas y mediatas, y en su fuero interno, se siente ácrata, en las luchas inmediatas es partidario de la democracia y procura una entente con todas las fuerzas de signo liberal y progresista. Allí donde las intenciones sean claras y honestas; donde no se pretenda sacar ventaja de partido, y donde honradamente se tienda a beneficiar los pueblos y sus sectores más numerosos: los trabajadores, siempre estarán los anarquistas.

---

(1) Reconocemos que es algo tarde para comentar un acto del 15 de abril; pero Zacarías Domínguez me pidió este comentario el 11 de junio, y la reseña del discurso de Sender apareció en el número 10 de «España Libre», correspondiente al 18 de mayo.

Ecoutons nos Compagnes

(Suite de la page 8.)

jadis, et que le Sphynx ne lui a jamais rien révélé.

» Il était petit, il voulait résoudre, il avait la curiosité créatrice des dieux Il est grand, il n'a rien résolu, mais il ne veut plus connaître la solution, il a l'indifférence mentale des bêtes. Il passe, et il ne lui semble pas qu'il y ait à cela quelque mystère. Celui qui ne veut pas savoir, celui qui n'interroge pas, ne vit pas et végète. »

Libre recherche et expérience individuelle, tels sont les principes dont la femme doit s'inspirer, puisqu'elle est l'éducatrice première de son enfant. Ainsi, elle prend dans le monde la place qui lui est due. Tout de noblesse et grandeur, son rôle l'élève, si elle sait le remplir, au-dessus même des artistes. Plus difficile encore, mais plus noble que celui du sculpteur, du peintre ou du poète, son œuvre est la plus belle de toutes, parce qu'elle modèle l'âme humaine et qu'elle façonne l'avenir.

UNE REVOLTEE.

COLLABORATION

Comentario

Los "bobos" pùblicos

CIERTAMENTE hoy día nadie precisa emprender largo y costoso peregrinaje por todos los países de la Tierra, para saber que existen, lo mismo que otras muchísimas curiosidades, determinados clubs de originalísimos matices, pues basta simplemente qüe cualquiera permanezca quietecito en su morada, cual cazador a la espera, para, a través del receptor de radio o de la prensa, enterarse de que en nuestro infortunado mundo ocupan plaza destacada semejantes sociedades de recreo, organizadas a fuer y medida del gusto o compostura de bastantes humanos. Hay clubs de solterones juramentados en no dejarse embaucar por los encantos de ninguna belleza femenina, ansiosa de casamiento; de gordinflas, cuyas voluminosas barriguitas no les permiten mirarse las puntas de los pies; de damas, en cuarto grado de viudez, consagradas en mandar a criar malvas al varón que caiga en sus brazos; de calvos, tan enamorados de serlo, que alardean de tener las tapaderas de sus seseras mondas y lirondas, etc, etc.

(Tocante a los sin pelo, permítaseme, a modo de inciso, recordar a cierto hombre de cabeza pelada, que, el pobre, como tiene el defecto de soñar que la Providencia le lleva de la mano por acá y acullá, tales vueltas da, y tan extrañas posturas adopta en la cama, que cierta noche fué a dar con sus posaderas en la almohada, tan cerquita de las narices de su costilla, que ésta despertóse, y tomándolas por la faz de su consorte, dióle un manotazo, gritando: ¡Pacooo,, vuélvete, que te huele el aliento!).

Sin embargo, por ser cosa que no ha sido divulgada al Exterior, pocas personas de fuera de Fspaña saben que en Madrid funciona, desde el instante de la victoria de la «cruzadita», una sociedad de «recreo», con apéndices en todas las provincias españolas, a la cual la gente sana del país la titula el club de los «bobos» públicos, por ser sus componentes todos los «bobos» interesados en el «engrandecimiento» de España. Pero como yo soy persona que no sabe callar nada, lo lanzo al aire para que ustedes lo sepan y cuantos del extranjero deben conocer tan singular club.

For cierto que, debido a los pasados «asuntillos» sociales, los componentes del mencionado club andan tan sueltos de bragas como de lengua, pues barruntando que ello trae cola de «buten», se han dado a la tarea de atiborrar su prensa y radios de dichos y escritos, tan fuera de tino, que sin ellos querer, muestran sus culeras sucias. Pues no de otra suerte el general Barroso, dirigiéndose al Generalísimo, señalando a los alféreces provisionales concentrados en el Cerro de Garabitas, a modo de enano de la Venta, sentenciara: «Si algún día fuera necesario ...volveríais a oir los gritos entusiasta de servicio de los Ejércitos, de sus alféreces provisionales, de los ex-combatientes de entonces que ya visteis desfilar ante vos el año pasado, tras los Ejércitos... Oiríais decir: ¡aquí estamos, Genera!, a vuestras órdenes! Aquí estamos, y por nada ni por nadie dejaremos extinguir el espíritu del 18 de julio».

A la par que otro de los «bobos» públicos, don Blas Piñar, el mismito que desde «ABC» puso a los Estados Unidos cual digan dueñas, y no pasó nada, en la conferencia que pronunció el 29 de mayo en la segunda jornada de trabajos de la Asamblea Nacional de la Cruzada de la Decencia, presidida por el arzobispo, doctor Muñoyerro, manifestó: «La Iglesia quiere también la reforma de las estructuras económicas y sociales, pero para ello no tiene nada que pedir ni al liberalismo ni al marxismo... El error es que los cristianos se dejen influir para sus reivindicaciones por los criterios liberales o marxistas». Y como los conflictos sociales acaecidos en la España de Su Excelencia traen de coronilla a todos los «bobos» públicos que campean por ella a sus anchas, refiriéndose a ellos, aseveró: «La huelga ha sido reprobada por los Pontífices cuando acarrea males sociales, menoscabo de la producción y peligro de provocaciones sedicionistas, y que las circunstancias y reservas por las que la Iglesia podría no condenar una huelga no se han dado en este caso». Ciertamente, no se le puede pedir más a don Blas, para ser «digno» de formar parte de la Cruzada de la Decencia.

Y nada digamos del discursito del vicesecretario general del Movimiento, Herrero Tejedor, en Córdoba, con motivo del veintisiete aniversario del discurso pronun-

(Suite en page 6.)

España en la hora actual

Las jornadas de abril-mayo 1962

Para **comprender** y **entender** lo acontecido en España en estos meses últimos y lo que se desarrolla actualmente, no puede hacerse abstracción de ninguno de los factores que han intervenido directa o indirectamente en estos pasados conflictos. Dar por olvidado lo que sobrevive para singularizar, destacándolo como único, lo que vive raquíticamente, es un camino que puede conducir al error en lo que se refiere a la incógnita española.

Al periodismo oficial que ha sido quien ha informado a la opinión pública mundial, se le han escapado estos antecedentes, aunque a veces, pero muy someramente, se haya hecho alusión a ellos. Sin embargo, y es lo que nos interesa destacar por el momento, dos figuras que conocen sobradamente los «fermentos nacionales» — nos referimos a Gil Robles y Dionisio Ridruejo — en las interviús de la prensa francesa «Le Monde» y «France-Soir» tienen especial interés en recalcar estos extremos. Por el contrario, nos sorprendre la posición dubitativa de las partes interesadas — nos referimos a las izquierdas derrotadas — al no afirmar claramente sus posiciones con respecto a esa incógnita a que hacíamos referencia.

Nuestra intención, pues, no es otra que, a vuelo de pájaro, historiar estas jornadas con sus antecedentes y su proyección.

⁂

Sesenta años de luchas político-sociales conducen al pueblo español a los hechos ocurridos desde el 1936 al 1939, en que la configuración política-social de España se presentaba de la forma siguiente: en lo político — dentro de las izquierdas — descollaba la actividad del Partido Socialista y en lo social la influencia anarquista. En el centro, una raquítica influencia republicanista. En las derechas, prevalece la «dolce vita» (aristocracia), el latifundismo cerril y reaccionario de «cupón y renta»; el clericalismo de campanario y trabuco. Nadando de derechas a izquierdas, una corriente intelectual «dilettante» en política, pero incapaz de adentrarse en los problemas sociales, políticos y morales del pueblo y de la sociedad entera.

Con esta estampa social de España, abre capítulo la revolución del 1936. A ambos lados se han agregado dos nuevas fuerzas: a las izquierdas, el Partido Comunista, y a las derechas la Falange primorriverista. Para desgracia del país y en contra de lo que son raíces naturales del suelo, estas fuerzas von a adquirir, por dos razones diferentes, pero ambas nacidas del propio nazismo, una importancia capital en el desarrollo de los hechos que van a sucederse. Pero en este mismo desarrollo se va a poner igualmente de manifiesto la fragilidad de ellas. Ni el falangismo con su doctrina (si es que la tiene), ni el comunismo de marchamo moscovita (el marchamo autóctono quizás pueda tener esperanzas) han calado en la tierra hispánica.

Se impone ver más de cerca, en qué consistía el lado llamado «alzamiento nacional». En este frente se sitúan todas las fuerzas de derechas y sus extremos: la milicia, la aristocracia, el terrateniente, los monárquicos de una u otra fracción: borbones o carlistas, lo rabiosamente nacional de sueño imperialista con Falange y la muy apostólica Iglesia católica. La posición de la Iglesia, asaz complicada, merece un paréntesis explicativo, para no dar lugar a dudas, ya que ésta, por haber jugado un papel de importancia en los hechos que intentaremos relatar (nos referimos a las recientes huelgas) merece ser situada en su justo papel. Y vamos al paréntesis:

Primero, el papel beligerante de la Iglesia en el «alzamiento nacional», beligerencia que desde un tiempo a esta parte se trata de **olvidar.** Para situar en reconocimiento tácito esa beligerancia, hemos de recurrir a documentos de la propia cruzada. Y comenzamos por el escrito de Juan de Iturralde: «El catolicismo y la cruzada de Franco». En ese documento se señala que el diplomático jesuíta Juan Antonio Segarra, instalado en Roma, es quien prepara la entrevista del 31 de marzo de 1934 entre Mussolini y los «conspiradores» del Alzamiento franquista (allí se trató, bajo la mirada beatífica del Papa, de solicitar del Duce dinero, armas y municiones).

Veamos ahora qué es lo que escribe el carlista Antonio Lizarza Iribarren en sus «Memorias de la conspiración». «Vemos a los curas navarros reclutando requetés, haciendo ejercicios militares, enviando jóvenes a Italia, donde oficiales del ejército italiano los preparan en el campamento de aviación «La Dispoli» de Roma, y pasando armas de contrabando con el medio millón que avanzara Mussolini». Vemos a los curas cómo fabricantes de bombas, pues según el autor «lo fueron Julio Yáñez, párroco de Caparroso, ayudado por D. Francisco Arellano, que lo era de Tribuenas. La misma misión fué encomendada a don Fermín Erice, párroco de Esquiroz y a don José María Sa'abre de Barriozar. Hubo, pues — concluye Lizarza — dos pequeñas fábricas de bombas, una en Caparroso y otra en Maneru, aparte del depósito de Tribuenas».

Y para terminar, es preciso referirse a la «carta colectiva de los obispos españoles — todos menos tres — inspirada por el cardenal primado Monseñor Gomá (1 de julio de 1937). En esa carta eclesiástica se calificaba el cuartelazo de los militares como «plebiscito armado» y otorga el título de «cruzados» a los bandoleros levantados en armas. Esa beligerencia llegó hasta el extremo — por no citar otros de orden criminal — de otorgar el título de «obispo falangista» — por los servicios prestados — al muy católico obispo de Madrid, monseñor Eijo y Garay. Y el que hoy es el Primado de España, Monseñor Pla y Deniel, en octubre de 1936, después de nombrado Franco jefazo supremo, le ofreció su episcopado de Salamanca como cuartel general a cuyas puertas se turnaban moros y curas en la guardia oficial. Son datos estos lo suficientemente expresivos para poder decir que «aquellos po'vos han traído estos lodos...» que hoy la Iglesia lamenta.

Como quiera que el monarquismo a instaurar o a restaurar anda también en brega, y a él, incluído el Pretendiente, se les puede situar de propiedad en el lugar que ocuparon en aquellos tiempos, muy caídos a todos los atropellos cometidos; conviene abrir también otro paréntesis que abarca a hechos posteriores, ya que el hoy no se puede comprender sin el ayer.

Para tratar este asunto, preferimos remitirnos a los datos que nos suministra Rodolfo Llopis, en un escrito que data de 1958, titulado «Los puntales del régimen de Franco se quiebran» y editado en Toulouse en la colección de «Documentos socialistas». Si recurrimos a este documento es porque en realidad, por la documentación que aporta el autor, se hace pieza indispensable para orientarse en el «laberinto español» en donde la conspiración monárquica juega, desde largo tiempo, un papel de singular importancia.

Veamos el escrito. En él se recoje, aunque sea someramente, pero incluso anecdóticamente, los altos y bajos conspirativos, ya desde el 1944 con los tratados por la A. D.

(Suite en page 6.)

FOLLETON DE « ESPOIR » Número 11.

HEROINAS

Por Federica MONTSENY

Corrió hacia ella, comprobando con asombro que su cuerpo no tenía ninguna herida de bala y que en cambio toda la tierra del margen estaba como arañada por la pólvora.

Emprendió de nuevo la marcha, a gran velocidad, hacia el reducto más próximo.

No estaban ya en el Ventisquero, refugio para las grandes ocasiones, sino más cerca, divididos en cinco pequeños núcleos, que actuaban independientemente, reuniéndose sólo para las acciones importantes. Por allí cerca estaba el grupo de María Luisa, del que formaba parte también Juana.

—¿Qué ha pasado? — preguntó la maestra, al ver regresar descompuesta a Juana.

—Han matado a Gertrudis. Pero de una manera muy rara.

Explicó lo que había visto. María Luisa la escuchó en silencio.

—¡Pobre Gertrudis! — murmuró con emoción —. Es la primera persona que por nosotros cae.

Irguió luego la testa y dijo :

—Es preciso que nadie vaya a buscar lo que Gertrudis dejó en la Cabeza del Perro. Uno de vosotros que avise al grupo de Valle, que es el que está, después de nosotros, más cerca de las rocas.

¿Quién habría reconocido en aquella mujer, vestida de hombre, de rostro bronceado y facciones enérgicas, a la delicada María Luisa de las residencias de estudiantes ; a la propia María Luisa que daba la lección entre los niños de la escuela de Orbejo?

Era toda otra mujer, más recia, con una hermosura poderosa y como sobrenatural. La Prensa iba llena de retratos suyos. Aquella revolución había dado muchos ejemplos de mujeres, que se batían como los hombres y que formaban al lado suyo ; en las milicias revolucionarias formadas no se establecía diferencia entre los sexos. Pero una mujer lanzada al bandidaje ; una mujer capitaneando una partida de bandidos, era algo nuevo para la Prensa de todo el mundo. Se hablaba de la maestra de Orbejo con profusión. Se documentaron sobre ella y se supo con asombro que descendía de una familia distinguida ; fueron reporteros a Orbejo y supieron que María Luisa era una mujer de porte elegante, bella y de intachable conducta.

Se buscaron con ahinco retratos suyos y sólo se hallaron fotos en las que aparecía rodeada de los niños de la escuela, vestida de blanco, con su semblante tranquilo y sereno, con la expresión de una gran bondad y una dulzura angélica.

La maestra de Orbejo convirtióse en un mito para el público español. Algunos dudaban de su existencia ; otros soñaban con ella, con toda clase de sueños : desde el amor hasta el terror ; desde la ilusión hasta la pesadilla.

Entretanto, centenares de hombres armados recorrían las montañas en su busca. Por qué milagro se salvaban siempre, nadie podía saberlo.

Después de la muerte de Gertrudis, tuvieron algunas pérdidas más. Empresas peligrosas, en las que fueron muertos tres de sus hombres. Dos más desertaron, vencidos por el cansancio, sin fuerzas para sostener aquella lucha a muerte. Total, cinco.

La partida quedó reducida a diez. Cuantos menos eran, por lo demás, menor era también el peligro. No les faltaban víveres, pues continuaban practicando el asalto de trenes de mercancias, y cuando no, Cosme les era precioso, bien disfrazado, cambiando de personalidad, siendo unas veces mendigo y otras bajando con un asno cargado de hierbas secas, que voceaba por las calles.

⁂

En el mes de diciembre — dos después del fracasado movimiento — vióse el Consejo de guerra contra Pereda. Fué condenado a muerte y ejecutado.

Mientras estaba en capilla, escribió una larga carta a María Luisa. Relataba en ella todo cuanto había sufrido, viendo los tratos dados a centenares de hombres, presos con él ; explicaba también lo que había hecho, recabando la responsabilidad del movimiento y acusando a los jefes que les habían abandonado.

Mostrábase en él como otro hombre. Abandonado a *sí* mismo, en la reflexión triste de las horas de cárcel, se dió cuenta de cuán crueles eran sus ambiciones. Por ellas habían perdido la vida muchos hombres ; la suya propia, no le importaba. Pero aquellos hombres por él muertos, en el mañana por él soñado habrían continuado sujetos a su destino, encadenados con distintas cadenas. Y escribía a María Luisa :

«Tú, mi dulce amiga, viste mejor, más lejos, más generosamente que yo. Pronto moriré. Para ti serán mis mejores pensamientos. Te he amado siempre. No dejaré de amarte. Si creyéramos en la ultratumba, en el cielo nos reuniríamos los dos Y quizá allí podríamos realizar las nupcias que ahora la muerte trunca para siempre. No sé dónde estás. Sólo sé que me cabe la fortuna de morir yo primero. Son estas las últimas horas de mi vida, y a ti las ofrendo. Estoy solo ; no he querido curas ni compañías enojosas. Si mi madre viviera, a ella también escribiría. Sólo tú vives, de cuantos seres he amado, y a ti te escribo. Adiós, María Luisa. Ahora, después de muerto, sabrás quererme como no me quisiste en vida. Si pudiera desearte felicidad, ¡cuánta te deseaería! Pero sufro por ti. Sé que no podrás sostenerte, dondequiera que estés ; que al cabo caerás,

INTERNATIONALE

UN LEGADO DETESTABLE

Desde ningún punto de vista, nada de lo que haya constituido base política del franquismo puede tener continuidad en el régimen que le suceda. Si algo quedara en pie de lo que tuvo beneplácito del Caudillo, constituiría un peligro para el avance social que España necesita.

Existen algunas órbitas de política específica, en las que puede quedar subyacente ese peligro que suponemos para mañana. Entre ellas, la que nos compete enfocar con cierta premura, desde ya, y desde el ángulo Confederal, es el problema sindical. Tanta importancia le concedemos, que consideramos debe figurar, como aspecto de primordial preocupación, entre quienes anhelan para España un cambio que repercuta ampliamente en pro de los trabajadores.

¿Hay algo en el organismo sindicalista vertical que para los fines de manumisión podamos utilizar en el futuro? Respondemos categóricamente que no. Para la finalidad que propugnamos, siempre compatible con la Confederación Nacional del Trabajo, del Sindicalismo Vertical sobra todo. La razón de su existencia descansa en la exaltación del Estado, que se erige protector de diversos intereses de casta, en menoscabo de los elementales derechos del elemento productor.

Por consiguiente, tanto la C.N.T. como la U.G.T. deben interesarse mucho en el maniobreo solapado de determinado sector político. Ambas organizaciones sindicales deberían hacer patente el deseo de fortalecerse, con elevadas aspiraciones, tendentes a reivindicar la integridad de su trayectoria histórica, y a cubrir objetivos sociales. Ello sintetizaría una doble virtud favorable a la clase trabajadora española; pues por esas vías de ascenso, que ineludiblemente repercutirían sobre toda la población, podría eliminarse la proyección comunista, enfocada por elementos que se desvelan, y agitan, para ocupar la estrategia del obrerismo en España.

Bajo esa premisa, el día que en nuestro país podamos hablar a los trabajadores idóneos, al igual que lo haga otro sector de opinión distinta, estamos seguros de alcanzar entre la clase laboriosa la confianza que antaño tuvimos, sin que nadie nos la pueda sustraer. Y será facultad nuestra, de los trabajadores auspiciados en la Confederación Nacional del Trabajo, y de la Unión General de Trabajadores, o de ambas de común acuerdo, propugnar y aplicar una depuración en el ámbito sindical, que alcance a cuantos individuos hayan tenido responsabilidades en los cuadros sindicales actualmente vigentes.

Conviene mucho tener en cuenta la táctica que de cara a España están empleando los marxistas. Celosos de las influencias que por sí tuvo el Movimiento Obrero, del que nunca gozaron control ni confianza, con tenacidad y astucia preparan el terreno para futuras jornadas políticas. Las figuras de primera línea, españolas o no, saben que no les es tarea fácil levantar un movimiento sindical que esté a merced de sus juegos políticos. Y como les consta el repudio que hacia ellos pronuncian la C.N.T. y la U.G.T., en contra de las dos están dispuestos a fomentar una base de oposición, aunque sea con lo más repulsivo de los arrepentidos falangistas.

La perspectiva se presenta con siluetas de empañados combates. En contra de las proyecciones marxistas, mucho favorece a la Confederación Nacional del Trabajo y a la U.G.T. la tenaz persistencia en derrocar la dictadura española. Interesadas como el que más en esa tarea, la conclusión a que llegan los trabajadores es, que en el orden sindical, nada ni nadie puede sustituirles. En materia de reivindicaciones son interpretación, cada una por procedimiento distinto, de las dos formas que los obreros tienen para defenderse.

En el orden de los problemas a que nos referimos, los comunistas carecen de toda elemental virtud para soluciones elevadas. En España, tanto en el área sindical como en el eminentemente político, son plantas exóticas incluso los mismos nativos. Si por desgracia llegaran a gozar de alguna influencia, en alguno de los aspectos que aludimos, las soluciones a practicar serían las del cartabón soviético. Sumisos a las consignas, obedientes a las órdenes, no llegan a discernir que la idiosincracia del obrerismo español no es igual que la del ruso.

De cualquier modo, la tendencia de los discípulos de Marx, por mandato de Moscú, de cara a España, se encamina a empuñar el timón del Movimiento Obrero. Sus portavoces están exhortando a los cenetistas y ugetistas a que se incorporen al Partido Comunista. Se esfuerzan, empleando todos los preceptos creídos factibles para el éxito deseado, si bien en alguna ocasión, como recientemente, utilizando firmas de mulo prestigio.

Por este lado, tanto la C.N.T. como la U.G.T. pueden permanecer completamente despreocupadas. El peligro radica en otra parte; está en los Sindicatos Verticales, a cuyo seno se incorporan los comunistas, no siempre disimuladamente. No faltan quienes les allanan el camino. Identificados con elementos de procedencia falangista, y con otros que en la J.O.N.S. actuaron a fondo, trazan planes y trabajan de común acuerdo. Pretenden ambos, tras la caída de Franco, imprimir un aparente cambio a los Sindicatos Verticales, con el fin de que sean éstos los únicos que tengan continuidad como aglutinantes de los trabajadores.

Esta proyección es de origen comunista. Propuesta y divulgada entre los falangistas, su aprobación está ganando terreno. Van poniéndose de acuerdo para tareas concretas. El tópico que tienen en cartera, para cuando la C.N.T. y la U.G.T. se declaren en España potencias sindicales abiertamente, es defender la conveniencia de un solo organismo sindical, que no sea ninguno de los dos de tradición española. ¿Qué supone todo ese ajetreo?

La postura de los comunistas, una vez más, es sucia y denigrante. Afanosos de ganar una batalla que les dé preeminencia política, nada les importa adherir a su corriente los elementos que, por higiene social, deben quedar inutilizados, y sin contacto con los valores que se disponen a levantar a España y defender la libertad de su pueblo.

Con velocidad inesperada está disminuyendo el coro de aquellos que cantaban «Cara al Sol»; la silueta de José Antonio se opaca a los ojos de no poca gente. Se desintegran los cuadros de la Falange, al mismo tiempo que los Sindicatos Verticales liquidan un proceso de existencia nefasta. Liquidación histórica, de estamentos y personajes, que los comunistas han puesto precio para adquirir y utilizar. Ante esto, la C.N.T. y la U.G.T. deben tomar la palabra.

Severino CAMPOS.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO

Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : M. CELMA.

UN RATO A FRANCOS

Tanto tiempo se pierde, que también podemos nosotros perder un poco, dedicándolo a... Francos.

El Caudillo de todas las Españas ha pronunciado varios discursos. El más importante es sin duda uno de los dos que pronunció en Valencia, en el curso de una de esas manifestaciones organizadas que tan bien sabían preparar los nazis, los fascistas, los peronistas y que continuan preparando con la misma habilidad y eficacia los franquistas.

Entre muchas cosas sabrosas, ha dicho D. Paco:

«No han pasado, sin embargo, los peligros. Muchas veces lo he repetido. Nos hemos enfrentado desde los primeros momentos con aquellos enemigos de la grandeza de la patria, masonería y comunismo; hemos dado la batalla contra lo que descomponía la vida española; hemos triunfado en nuestra patria, pero no la hemos podido dar fuera, y esas mismas fuerzas, organizadas en el exterior, tratan por todos los medios de la destrucción de la paz interna de nuestra nación. Por eso, siempre, en todos los momentos, tiene importancia y trascendencia la unidad de los hombres y las tierras de España, y la unidad firme de nuestro Ejército, respaldándola mucho más en esta hora. (Una ovación prolongada interrumpe de nuevo a Su Excelencia.)»

Interesante confesión de parte. La batalla que han dado y ganado en España «contra todo lo que descomponía la vida española», no la han podido dar ni ganar en el exterior.

¡Qué lástima! Aún no han encontrado los buenos métodos. No aprovecharon la ocasión que les brindaban, para acabar con todos los de afuera, como habían acabado con los de adentro, Hitler y Mussolini en 1939-45 y ahora tendrán que esperar a ver si Bidault, Soustelele, Argoud, Gardy y *tutti quanti* se la ofrecen de nuevo. ¡Por eso, por eso se ayudan!

Seguid, seguid escuchando:

«Algún legionario mío estará entre vosotros. Era el mes de octubre de 1920. Abiertos los banderines de enganche, un verdadero aluvión de hombres se enroló en la Legión procedentes, en general, de las regiones industriales españolas. Muchos fueron los catalanes y valencianos que formaron en aquellas primeras unidades, hombres maduros en su gran mayoría. Y cuantas veces en la soledad del servicio nocturno, hablando con aquellos soldados, me hicieron objeto de sus confidencias: se habían alistado en la Legión abandonando sus hogares. Huyendo de las luchas sindicales gravemente acentuadas de aquellas persecuciones bochornosas en que el Sindicato Unico de Barcelona luchaba a tiros en la calle contra los Sindicatos libres respaldados por los patronos y por los elementos policíacos. (Muy bien. Aplausos.) He aquí a que grado de indignidad habían llegado los poderes públicos, que consentían, cuando no presidían estos tristes y funestos acontecimientos.»

Entre los que aplaudían debía haber alguno de los supervivientes de esas luchas tan oportunamente evocadas por D. Paco. Porque resulta abracadabrante que discípulo tan aventajado de Anido y de Arlegui, que les ha superado con creces, al ordenar «No quiero enterarme de ninguna sentencia de muerte hasta que esté ejecutada», se atreva hoy a hablar de esas luchas, acontecidas en una época en que mandaban los suyos, anticipándose en algunos años y en algunos métodos a la Cruzada del «glorioso Movimiento».

Sigamos escuchando:

«Hemos de considerar que si un día pudimos encerrarnos dentro de nuestras fronteras y vivir nuestra propia vida, hoy nos es indispensable la relación con el exterior; nuestra vida económica se basa en el intercambio comercial con otros países, y los peligros que a Europa acechan, también a nosotros nos alcanzan; pero abrir las ventanas al exterior no quiere decir que nos dejemos invadir por sus aires viciados, sino todo lo contrario el proclamar a los cuatro vientos nuestras verdades, nuestro óptimo estado de salud nacional y nuestra buena voluntad para entendernos y dialogar con todos los pueblos. (Muy bien, aplausos).»

Invitación al vals para el Mercado común. Pero sigue abombando el torso y engruesando la voz, para meter miedo. Por algo le llaman «el enano de la venta».

Eso del «óptimo estado de salud nacional» es de una comicidad irresistible.

Continúa el elocuente D. Paco:

«Pueden los pueblos ricos, sobrantes de bienes y de renta, darse el lujo de destruir con las huelgas una parte de su patrimonio; pero cuando la huelga representa para los pueblos la ruina y la escasez, no

(Suite en page 6.)

---

muerta o prisionera. Esto ennegrece mis últimas horas y me hace llorar, pensando en este destino nuestro, tan semejante y tan triste. Cuando leerás estas líneas, ¡quién sabe cuánto tiempo hará que yo ya habré muerto! María Luisa, te he amado siempre. Tu nombre será el último que pronunciarán mis labios. ¡Adiós para siempre!»

Esta carta fué entregada a un amigo, que la guardó, con orden expresa de Pereda de sólo entregarla a María Luisa, cuando pudiera ponerse en contacto con ella, si algún día caía presa o si tenía bastante fortuna para ganar la frontera.

A pesar de cuantas demandas se presentaron, solicitando el indulto del muchacho, Pereda fué fusilado. Murió con tranquilidad, recobrado el buen humor, con esa arrogancia latina, fanfarrona y sincera, ante la muerte impuesta.

El fin de la gran tragedia se acercaba. Los Consejos de guerra iban mandando hombres a la muerte, poniéndolos delante de los pelotones de ejecución. Los últimos reductos de los rebeldes habían sido rendidos. Sólo quedaban, allá en las montañas, confundidos con la tierra, escapando al ojo avizor de los aviones, burlando la vigilancia de los retenes de tropas, victoricsos e implacables, los guerrilleros de la partida de la maestra de Orbejo. Actuaban con inteligencia y astucia. No prodigaban los golpes, dándolos buenos y pocos. Eran implacables. Había en ellos la furia fría de Valle, vengador incesante de sus muertos; el espíritu justiciero de María Luisa, para siempre en guerra con la sociedad, acompañada sin cesar por el recuerdo de Salcedo, muerto; de Pereda, también fusilado, de Gertrudis, de Carmen, de los miles de hogares deshechos, de hombres, de mujeres, de niños sacrificados.

¿Cómo vivían? ¿De qué manera corrían de un extremo al otro de los vastos cerros; cómo se las arreglaban para avituallarse? ¿Quién les protegía subterráneamente? Imposible saberlo. No les faltaban armas. Cada poblado era una mano solidaria, que, a escondidas, les ayudaba. De vez en cuando, desaparecían mozos de las poblaciones. No se sabía dónde estaban, pero decíase:

—Ese ha ido a engrosar la partida de la Maestra de Orbejo.

Se puso precio a la cabeza de María Luisa. Se ofrecieron diez mil pesetas de gratificación a quien la presentara, viva o muerta; cinco mil a quien dijera dónde estaba; tres mil a quien diera aunque sólo fuese un indicio acerca de ella y de sus hombres. Nadie dijo una palabra; nadie supo nada; nadie se prestó a nada.

Un día, María Luisa reunió el pequeño ejército:

—Os he reunido para deciros algo que estimo necesario. Es preciso que tomemos una determinación frente al porvenir. Esta situación tanto puede eternizarse, como terminar cualquier día de la manera más desastrosa para nosotros. Es aún tiempo de que elijáis entre los dos caminos que voy a presentaros: hay probabilidades de que, los que quieran, ganen la frontera de Portugal. Los que deseen continuar aquí, pueden tomar también determinaciones. Cabe la esperanza de que, si se presentan espontáneamente, no se sea muy severo con ellos; incluso, no conociéndose más que a mí, por la persona y por el nombre, pueden regresar a sus hogares, no diciendo a nadie qué ha sido de ellos durante estos meses. Los que, desechando cuantas soluciones les he ofrecido, quieran continuar esta existencia, es preciso que sepan que *no pueden ni deben dejarse coger vivos*; les matarán igualmente y además les someterán a crueles tormentos para hacerles hablar. Decidid vosotros, con pleno conocimiento de causa.

—¿Tú qué piensas hacer? — preguntó Valle.

—¡Yo! ¡Y me lo preguntas! Seguir como hasta aquí. De mí estoy segura. Viva no me cogen. Huir, tampoco quiero. Presentarme, menos.

—Pues entonces, ¿por qué has de tener formado peor concepto de los demás que de ti misma?

—No tengo formado ningún concepto. Os informo, simplemente, y os hago reflexiones que creo necesarias.

—Muy bien. Pero nos dejas en libertad de atenderlas o no.

—Desde luego.

—¡Muchachos! ¿Quién de vosotros quiere pasar a Portugal?

Nadie contestó.

—¿Quién quiere presentarse?

Igual silencio.

—¿Quién es capaz de matarse, en el momento en que se vea perdido?

—Todos, Valle — contestaron ocho voces profundas.

María Luisa sintió que se le humedecían los ojos.

—¡Sois unos valientes! Viviremos tanto tiempo como la suerte nos acompañe. Lanzamos un guante de desafío supremo a la Sociedad y al Destino. Lo han recogido. Sabremos ser dignos de este duelo de siglos. ¡Unidos hasta la muerte, hermanos!

En silencio, las manos se estrecharon. Sobre las altas rocas, el sol asomaba su faz redonda y brillante. María Luisa cerró los ojos, viendo dentro de sí misma la figura de Salcedo, en pie en medio de la estación, despidiéndola con la mano. Entonces, sintió ella un choque en las entrañas: anticipó cuando habría de suceder luego. El Destino era esto: Salcedo y Pereda, muertos, confundidos en el mismo fin y el mismo hoyo; ella allí, símbolo de Venganza y de Rebeldía eterna, victoriosa aún, enfrentada con el mundo, aceptando el destino impuesto, con su juventud desviada de su cauce y su vida sobrehumanizada.

Ante el reto aceptado, ante el desafío desigual, la joven pensó:

—Al fin, la victoria será nuestra. Porque, muertos, seremos más fuertes que nunca. ¿Acaso no es la muerte el símbolo mismo de la vida eterna? Somos ya una leyenda heroica; seremos pronto un mito vivo: la religión de las muchedumbres, que aman a los héroes y a los mártires, que necesitan la fuerza de la sangre para verse fecundadas por las grandes ideas. Dormid tranquilos, muertos queridos; miles de seres inmolados: el mañana es todo nuestro. El triunfo nos espera. ¿Qué importa que, ahora aún, nuestro ser también perezca? Lo mejor de nosotros sobrevivirá, como han sobrevivido a sí mismos todos los mártires y todos los héroes.

FIN

DE TOUT ET POUR TOUS

¡España!

El español que tiene conciencia del pasado y del presente peninsular, aunque por educación, por principio o por convicción filosófica se considere ciudadano de la tierra y adopte como familia a la Humanidad, cuando evoca a sus hermanos peninsulares, desde los tiempos primitivos hasta nuestros días, no puede por menos que sentirse con noble orgullo español.

Aquellos españoles primitivos que vivían pacíficos de la caza, de la pesca y de los frutos silvestres, sin necesidad de conquistar tierras ni provocar guerras para vivir, nos han legado, anticipándose al arte realista, la expresión instintiva de la forma, del movimiento y del color con las pinturas de la cueva de Altamira, y a pesar de los milenios aún se puede apreciar este arte primitivo, revelando el sentimiento de aquellos pobladores.

La Península no estaba dividida como ahora entre España y Portugal, sino que todo era Iberia, siendo Portugal la región denominada Lusitania. Los iberos llegaron a vivir de la agricultura, dando con ello un gran paso hacia la civilización, permitiendo el desarrollo estable de la familia, de la comunidad y la evolución del sentimiento social del hombre; conocieron el uso del hierro y del bronce; construyeron casas de piedras y ciudades. De ellos le viene a España el nombre de Iberia, y también de Ebro al río que corre por Castilla, Aragón y Cataluña.

Más tarde llegaron por el Norte los celtas, y aunque de signos etnológicos diferentes a los iberos, acabaron mezclándose los unos y los otros, dando lugar a la formación del pueblo celtíbero, cuyo pueblo, vigoroso, enérgico y amante de su independencia, vivió mejor que los pobladores primitivos. En ese estado de vida sencillo y campestre, se forjó su naturaleza y su espíritu independiente, adquiriendo un sello peculiar que, al correr de los siglos, tuvo que poner a prueba con ardiente pasión contra las diferentes invasiones, o sea desde los fenicios, pasando por los romanos y árabes, hasta Napoleón; llegando al heroísmo ejemplar como en el caso de Sagunto y Numancia. Apesar de las vicisitudes de la historia, España, tierra de contrastes y de sorpresas, ha conservado siempre con gallardía su personalidad independiente y su alma profunda y ardiente.

Por ello, pues, errados viven quienes creen descubrir a España a través de los fandanguillos, corridas de toros, semana santa o desfiles aparatosos del régimen franquista. La verdadera España del arte, del trabajo y de la inteligencia, la que ama, sufre y piensa, la que peregrina por el mundo o se siente extranjera en su país; esta España pasa desapercibida para un mundo embrutecido que no quiere oir ni ver, hasta los turistas de primera que van de vacaciones a España en busca de sol, de alegría y de impresiones pintorescas, no descubren ni por asomo la imagen viviente del pueblo español confundidos en los espectáculos, en las fiestas folklóricas y en la vida regalada de los grandes hoteles.

Estos turistas que van a España todos los años, proporcionando divisas a Franco y chupópteros de la administración franquista, conocen la Alhambra y el Generalife, la Mezquita de Córdoba, la Giralda y el barrio de Triana de Sevilla, el Alcázar de Toledo, la Sagrada Familia de Barcelona, el Escorial, etcétera, pero desconocen en suma las miserias, las injusticias y la esclavitud espiritual a que se vé sometido el pueblo español por el régimen oprobioso de Franco, que, para vergüenza del llamado mundo democrático, fué impuesto merced a la abierta intervención armada de Hitler y Mussolini, y, más aún, no sospechan las sorpresas que un buen día puede dar el pueblo de sangre y espíritu celtíbero al capital extranjero que, gracias al dictador Franco, implanta bases aéreas y explota el suelo y el subsuelo español. Pues como bien dijo aquel gran ambicioso que se llamó Napoleón, aleccionado por la dura experiencia sufrida en nuestro país, cuando el pueblo abandonado a su propia suerte se sublevó contra la guarnición francesa el día 2 de mayo de 1808, el llamado genio de la guerra, exclamó: «Atención a España, que es el país de las sorpresas»...

Pese a unos y a otros, España queda ahí, con su geografía física y humana, y apesar de los 25 años de régimen policíaco, las huelgas iniciadas en Asturias y extendidas a lo largo del país, vienen a ser la expresión viviente de un pueblo que rinde honor a su pasado y no se resigna a vivir en la miseria ni en la esclavitud física ni espiritual que, como légamo nefasto de la Casa de Austria y de los Borbones, Franco, con el Ejército y la Iglesia, trata de mantener.

Mas las últimas huelgas han causado viva emoción en el mundo del trabajo manual e intelectual. En España ya es unánime la protesta: obreros, artistas, intelectuales y estudiantes se suman al descontento general.

Teníamos y tenemos confianza en el pueblo español, quien prosigue la lucha por la dignidad, la justicia social y la Libertad, para escoger libremente su destino superior.

B. REIG

Festival en Montpellier

El día Primero de mayo, por de la tarde, fué celebrado en la sala del Pabellón Popular de Montpellier un gran festival folklórico-teatral con el concurso del cuadro artístico «Cultura y Solidaridad» de Narbona, cuyo programa, muy variado, damos a continuación:

1) Un cuadro dramático en un acto y en verso de Eduardo Guillén, «Venganza de un alma noble».

2) Un fragmento de la inmortal obra de Calderón de la Barca «La vida es sueño».

3) Los payasos Pepi y Toni.

4) Aires españoles con garrotines, pasodobles, bulerías y otros de ambiente español.

Fué un día claro, fresco y hermoso. De todas partes acudían mujeres, niños y hombres con el semblante de actor y espectador a la vez. Entraban, dejando en la bandeja lo que querían de lo que podían; los que vinieron por primera vez a un espectáculo nuestro les causó extrañeza al constatar que hasta el más pobre podía entrar; el que no podía dar nada, igual que el que daba mucho. Tanta fué la afluencia que si fuera la sala doble se llenaría. No quedaba sitio vacío cuando dió comienzo el festival.

El entusiasmo que animaba al cuadro artístico y el silencio observado por el público, facilitó en grado sumo la buena ejecución de los papeles desempeñados por los artistas en la presentación de «Venganza de un alma noble» y «La vida es sueño».

Desde el primer momento y hasta el fin, el enjambre de jóvenes que forman el grupo artístico, cada cual en su respectivo papel, intervinieron con seguridad de si mismos, con energía, gracia, calor y sentimiento, propios de contagiar al público y hacerle partícipe de todo lo que oye y vé. Resultó que cosecharon unos aplausos interminables.

Tan fiel fué considerada la interpretación que dieron los artistas a los personajes que encarnaban, que el público se desató en aplausos, trepidaciones con los pies y voces aprobatorias. Hay que ver cómo vibraba de emoción y de entusiasmo nuestro público.

Los payasitos Pepi y Toni fueron tan aplaudidos y tan simpáticos que no abandonaron la escena durante mucho tiempo. Su soltura, dinamismo, gestos burlones y provocativos llenos de gracia e ingenio infantil, ganaron todo lo inocente del corazón español.

Luego siguieron las interpretaciones de aires españoles, pasodobles canciones, etc. En los bailes y canciones, fué donde el público se confundió por completo con los del cuadro artístico. El entusiasmo embargaba a todos con tanta fuerza que uno se imaginaba hallarse en una romería y fiesta de pueblo.

El público español, cuando está satisfecho, lo hace constar de la misma manera que cuando está descontento y da muestra de ser conocedor, aprobando o desaprobando.

Del mismo modo que vibraba durante toda la representación, gracias a la fidedigna interpretación de la mayoría de los papeles, el público español no debería olvidar que forma parte del pueblo español, que ha sabido vibrar al unísono con los militantes de la C.N.T. en las grandes gestas revolucionarias del siglo **XX**.

En este festival, como en todos nuestros actos públicos, el pueblo español demostró saber identificarse con los artistas y organizaciones que mejor interpretan lo sano y perdurable de la alegría de vivir y el anhelo y bienestar para todos los seres que vienen al mundo.

¡Ya es tiempo que aparezcan los redentores sobre la escena social interpretando las ansias de liberación de todo un pueblo, dispuesto a sumarse al ímpetu arrollador de los que dan los primeros pasos!

UN ESPECTADOR

Los "bobos" pùblicos

(Suite de la page 4.)

ciado, en pleno periodo republicano, por José Antonio ante las Falanges andaluzas, pues después de, «nuestra actuación reside en el logro de la justicia social», y de enumerar «toda la gran obra social del Régimen», de cabo a rabo, desde la multiplicación del pan y los peces hasta el estornudo artificial, sin descuidar «la participación obrera en los Consejos de Administración de las Empresas», etcétera, declaró: «Se impone regular convenientemente, y ya estamos en ello, los conflictos colectivos que tengan una razón puramente laboral, manteniendo solamente la ilegalidad de las actitudes subversivas con fines políticos». Por lo tanto, «no deben los trabajadores caer en la ingenuidad de lanzarse a acciones estridentes, que... sólo buscan destruir el orden social y político», que tanto nos interesa conservar en provecho nuestro, aunque las ánimas benditas se mueran de asco.

Desde luego, cualesquiera en el pellejo de los «bobos» públicos de la democracia orgánica» obraría como ellos. Y más, si a los pasados sucesos sociales se les suma lo ocurrido en el Congreso del «Movimiento europeo». No hay más que oir a don Agapito en la «Emisión exploratoria del subsuelo de la historia», de Radio Nacional, para darse cuenta de que están que bufan. Les resulta demasiado duro, después de tantos años de trapicheos, hacerse a la idea de tener que irse con la música a otra parte.

Salvador INIESTA

ESPAÑA VISTA POR LOS EXTRANJEROS

LA IMPRESION DE UN PERIODISTA FRANCES

PARIS (OPE). — Roger Grenier, enviado especial de «France-Soir», dice en sus impresiones de Bilbao:

«Al anochecer del 25, fuí a la parte vieja donde hay algunas calles que están llenas de tabernas a las que los hombre acuden a hacer la «ronda» a partir de las siete. Era algo asombroso. Fuera de algunos beodos inveterados, las tabernas estaban vacías. Habitualmente suelen rebosar de gente, hasta el punto de que no se puede entrar. La calle de Somera, la de las tabernas, estaba llena de gente; pero nadie entraba.

«En las esquinas de las calles se apilaban los periódicos sin comprador. Se había obedecido la consigna que circulaba de boca en boca. Esta demostración silenciosa, la primera desde la guerra civil, parecía asombrar a los mismos que participaban en ella. Por primera vez, desde hace años, una población sometida durante tanto tiempo adquiría conciencia de su fuerza. Así es como en unas semanas las huelgas españolas, nacidas de la miseria y de una reivindicación económica, terminaron por tomar una significación política.»

LIGA DE MUTILADOS E INVALIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA EN EL EXILIO

COMITE NACIONAL

La Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el exilio expresa su firme y decidida solidaridad con los trabajadores españoles que han expresado públicamente su repudio contra el régimen imperante en nuestro país, mediante una acción huelguística que ha puesto de relieve el espíritu de lucha del sufrido pueblo español y sus justas aspiraciones de libertad y de justicia social.

Nuestra organización exilada expresa igualmente su adhesión al conjunto de manifestaciones de solidaridad que se han desarrollado y se desarrollan en favor de la causa de nuestro pueblo, instando a los organismos españoles del antifascismo y a todos los de caracter internacional que nos son afines, para que prosigan su acción en beneficio de los elevados objetivos que persiguen las masas oprimidas de nuestro país, en la confianza de que esta acción colectiva surtirá efectos favorables y será un aliciente que abrirá magníficas perspectivas a la lucha emprendida en el interior.

La Liga de Mutilados, organismo eminentemente antifascista, afirma una vez más que se considera parte integrante de nuestro pueblo y que no regateará ningún esfuerzo para ser útil a la causa que defiende la colectividad hispana, deseosa de terminar con el oprobio franquista y de ver instaurado en nuestro país un sistema de convivencia verdaderamente democrático.

Burdeos, 5 de junio de 1962.

El Comité Nacional.

España en la hora actual

(Suite de la page 4.)

de F. A., hasta el llamado «Pacto de París» (lamentamos que no se reedite, con el apéndice, desde el 1958 hasta la reunión de Munich).

El relato es larguísimo, pero lo que interesa hoy recalcar es la carta que el autor transcribe del Pretendiente dirigida a Franco el 10 de julio de 1951. El Pretendiente dice en esa carta, ante las quejas que Franco le hace por las conspiraciones monárquicas con elementos del «ala vencida», bien sea en el exilio o dentro de España y abarca como proceso desde el comienzo de esos contactos: «esto no quiere decir que yo haya ignorado — sin creer conveniente prohibirlas — las actividades de los elementos monárquicos que, bajo su exclusiva responsabilidad, han procurado, pensando en el día de mapaña, **neutralizar la posible tendencia revolucionaria de sectores obreros españoles anticomunistas, encauzándolos por rumbos de cooperación social y petriótica. Esta posición** — continuúa el Pretendiente — **además de haber hecho prácticamente desaparecer de la esfera internacional la idea de la República como posible alternativa del régimen actual, permite que la Monarquía pueda conseguir hoy en mejores condiciones para Esuaña: la ayuda económica, militar, etc.»** (Los subrayados son nuestros).

El autor (Llopis) califica esta carta de «estúpida y humillante» y como comentario final a ella, dice «¡donoso papel el que se nos reservaba!»

«Se nos», eran los socialistas y todos aquellos incautos que se dejaron prender en las mallas de la conspiración monárquica en aquella época y siguientes.

La ingenuidad es manifiesta, el maquiavelismo igual El pueblo español por múltiples razones de **todos los órdenes**, en el trienio que va desde el 1944 al 1947, tuvo la **posibilidad real** de acabar con Franco e instaurar una república, mucho, pero muchísimo más avanzada que la que murió bajo la espada militar. El monarquismo vió claro en aquellos momentos. El barco sólo podía salvarse sobre aguas quietas... y así se salvó.

Para terminar con ese lado «nacional», diremos que, cotejando todas cuantas publicaciones se han hecho historiando su proceso, no encontramos nada que lleve ni por asomo ideas nuevas ni soluciones morales o materiales a los endémicos problemas de España, en tanto que entidad geográfica y colectividad humana. Por el contrario, acentuó aun, si cabe, el malestar, impuso a la nación el Concordato con la Santa Sede de agosto de 1953, haciendo de España una «democracia frailuna» (calificativo de Menéndez Pelayo a la España del 1700, hoy vivificada por Franco).

Abel PAZ

(Continuará.)

Un rato a Francos

(Suite de la page 5.)

pueden permitirse, en ninguna forma, estos viejos hábitos que, dañando gravemente a sus economías, repercuten a plazo corto en las posibilidades de mejora de las remuneraciones de trabajo. (Muy bien. Aplausos y gritos de «Arriba España» y «Viva Franco».) »

Esto, después de haber dicho que, en España, ya está superada «la vieja y anticipada concepción liberal de la lucha de clases».

El tema lo ha ido bordando en diferentes ocasiones. Se vé que eso de las huelgas no puede digerirlo. Sabe perfectamente que es lo que, en veinte años de dictadura, más daño le ha hecho.

***

Los periodistas extranjeros andan preocupados, preguntándose quién le prepara los discursos a Franco. Hubo un tiempo en que, según parece, era Girón.

¿Quién será ahora el padre de la criatura?

Activités de nos camarades Espagnols

va

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

F. L. DE BEZIERS

El día 7 de julio a las 9 horas de la noche, se celebrará en el local social una reunión extraordinaria para tratar asuntos de sumo interés para la Federación Local.

Por lo interesante de la reunión esperamos la total y puntual asistencia de los compañeros.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 8 de julio a las 9 de la mañana en el café de la Comedia, place du Théatre.

F. L. DE VALENCE-sur-BAISSE

En conmemoración del 19 de julio, las FF. LL. de Valence-sur-Baïsse y Condom, organizan un autobus para el mismo. Recorrido de cada año: Valence-sur-Baïsse, Condom, Valence, Castéra-Verduzan, Jegun, Auch, Toulouse.

Los compañeros que deseen participar de este tradicional viaje, deberán ponerse en relación con el compañero Carmelo Casalé, Valence-sur-Baïsse (Gers).

F. L. DE OULLINS

Para el próximo domingo, día 8 de julio. en el habitual local de reuniones, tendrá efecto la asamblea correspondiente al mes en curso. Dará comienzo a las nueve y media de la mañana.

Entre los demás detalles, propios de la reunión, figuran algunos aspectos de singular interés para nuestra militancia. Al ser un tanto recargado el Orden del día de la asamblea anterior, se consideró aconsejable dejarlos para la que ahora se anuncia.

♣

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Esta Regional celebrará un Pleno los días 14 y 15 de julio en Toulouse, 4, rue Belfort. Sus tareas empezarán a las diez horas, bajo el siguiente

Orden del Día:

1) Apertura del Pleno y nombramiento de mesa de discusión.
2) Nombramiento de la Comisión de Credenciales.
3) Informe verbal de la Comisión de Relaciones.
4) Nombramiento de la Comisión Revisora de Cuentas.
5) Informe de los delegados.
6) Examen de la situación de la Regional en el Interior y en el Exilio.
7) Posibilidades de actividad hacia el Interior y estudio de las causas u obstáculos que puedan impedir una acción efectiva.
8) Denominación y estructura del Organismo representativo.
9) Nombramiento de la Comisión de Relaciones y lugar de residencia.
10) Se cree necesario establecer una cuota? En caso afirmativo, indicar cantidad.
11) Asuntos generales.

La Comisión Regional.

◆

AGRUPACION DE TOULOUSE

La militancia de Aragón, Rioja y Navarra, celebrará una reunión el día 8 de julio, a las 10 horas, en la Bolsa del Trabajo (sala de la Biblioteca) para discutir entre otras cosas, el Orden del día del Pleno Regional.

Dado lo importante que debe tratarse, se ruega la asistencia de todos los compañeros.

La Comisión Local

◆

La Comisión de Relaciones del Tarn-et-Garonne, de la Regional de Origen de Aragón, Rioja y Navarra, convoca a todos los compañeros pertenecientes a dicha regional, que se encuentran con residencia en el Departamento, a una asamblea general que para discutir el Orden del día del próximo Pleno Regional, se celebrará en el Café de la Comedia, esquina del puente del Cónsul, Montauban, el próximo domingo 8 de julio, a las diez de la mañana. Compañeros todos, no faltéis.

Por la C. de R.
Francisco Ramiz.

◆

EN TARBES

JORNADA DE SOLIDARIDAD EN FAVOR DEL PUEBLO ESPAÑOL EN SU LUCHA CONTRA EL FASCISMO.

El día 8 de julio, a las 10 de la mañana, place Marcadieu, se celebrará un gran acto público organizado por la Alianza Sindical y patrocinado por F. O. Harán uso de la palabra oradores de la C.N.T., U.G.T. y de otros sectores de opinión del país.

A las tres de la tarde, en el mismo local, el conocido grupo folklórico «Terra Lliure», de Toulouse, presentará un magnífico programa, una selección de su extenso repertorio artístico.

Antifascistas españoles, ¡acudid todos!

ACTIVIDADES DE S.I.A. DE TOULOUSE

La Sección Local de S.I.A. de Toulouse tiene la satisfacción de comunicar a todos sus amigos y afiliados que ha hecho entrega de **58.150 francos** al Consejo Nacional para la suscripción abierta prohuelguistas españoles.

Esta cantidad ha sido el beneficio limpio del festival que se organizó el domingo día 3 de junio en la Bolsa del Trabajo con la colaboración del grupo «Juvenil» e «Iberia» que representaron por primera vez en Toulouse «La tercera palabra» de Alejandro Casona.

Aprovechamos la ocasión para dar las gracias a todos, tanto por la interpretación de la obra en la cual todos los artistas pusieron el máximo interés para que fuera un éxito, como al público que acudió numeroso y a los compañeros de la F. L. de la C.N.T. y Juventudes que nos ayudaron para organizar dicha fiesta.

Es quizás un muy modesto ejemplo, pero es un hecho consumado el que, cuando se trabaja con una verdadera unión y compañerismo, la obra que se lleva a cabo es un éxito.

Por la S. Local de S.I.A.,
El Secretariado.

22 DE JULIO

Celebrará un GRAN FESTIVAL en Toulouse en el Palais des Sports, place Dupuy, a las 15 horas.

En el mismo participarán los siguientes artistas:

Juan MONTIEL
que, con más humor que nunca, presentará a:

LES ALCARSONS,
vedettes de la canción,
cuarteto vocal,
de renombre internacional

LA NIÑA DE LA CAROLINA
(11 años)), canciones populares

Juan RAMBLA
el mago de la acordeón

José RIOS
cante mexicano

María CARDO
canciones modernas

Juanito MORENO
y Diana JOSEPH
baile popular

Cuadro de Jota con rondalla de guitarras y bandurrias que las tocarán Miguel GRACIA, Alberto CARTAGENA, Manuel GRACIA, Juan SANZ y otros.

Bailadores **ZAPATA y X**

Cantador **Emilio ALCALA**

Y... además el Grupo de baile clásico de l'Ecole de Danse de Mme SABATIER-DIANKA.

LOS MARTINEZ

Guitarristas y cantantes españoles. Intérpretes del cancionero Regional.

Pianista : Mme TORREGROSA

Quedan invitados cordialmente los adherentes, simpatizantes y antifascistas en general.

LA JIRA REGIONAL DE CABRIÉRES-D'AVIGNON

Es quizás repetirse y hasta cierto punto cansar a los lectores de la prensa confederal y libertaria; pero no es menos verdad que todos aquellos aspectos en que se constatan resultados positivos merecen ser señalados.

Después de más de 23 años de exilio, es sorprendente observar que las actividades orgánicas, culturales y propagandísticas de la C.N.T. y del Movimiento Libertario, continúan siendo potentes y, si cabe, más pujantes que nunca.

Es el caso normal que se produce en el conjunto de la Organización y, particularmente, del Núcleo de Provenza.

Maravillosa concentración nuclear de compañeros, familias y simpatizantes, reunidos en una magnífica jornada de concentración ácrata el domingo 17 de junio.

Autobuses repletos de Carpentras, Martigues y la Zona «A», Saint-Henri, Avignon, Marsella, etc. Camionetas, coches, motos, con familias enteras, bien predispuestos todos a convivir y distraerse, a charlar íntimamente de los acuciantes problemas de actualidad, con la mirada fija en un próximo retorno al país que nos vió nacer, liberado definitivamente de las hordas franco-falangistas y obscurantistas.

El día, espléndido, fué un fiel colaborador de la jornada, junto con el pintoresco lugar escogido, agradable en sumo grado para todos, grandes y pequeños.

Causó grandiosa impresión la enorme cantidad de juventud de ambos sexos y la alegría de las numerosas madres asistentes a la jira.

Potentes altavoces permitían oir claramente la variada música del folklore hispano.

Espontáneamente la juventud practicó su deporte favorito. Bailaron a placer también y un radio-crochet nos permitió descubrir nuevos valores en canto y poesía.

Lo serio, como es norma en estas jiras, se pasó de una forma agradable después de una jugosa comida.

El amigo y compañero Bader, en lengua gala, con elocuencia y simplicidad, efectuó en una breve charla un canto a la libertad, al valor permanente de las ideas anarquistas y al deseo de que, pronto, en España, la C.N.T. irradie su faz propagandística y positiva al mundo entero.

A continuación, el compañero Cristóbal Parra, en nombre de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, hizo un llamamiento en lengua cervantina muy emocionante a todos los asistentes, recordando el deber moral y material que teníamos de sostener a los trabajadores españoles en lucha constante por una vida mejor y por la libertad integral del pueblo español. El llamamiento, acogido con entusiasmo, particularmente entre los muchísimos emigrantes económicos que acudieron a la jira, dió como resultado una colecta en la que se recogió una importante suma que se enviará a la suscripción pro-España oprimida que, con carácter permanente, tiene abierta la C.N.T.

«Loos Hijos del pueblo» y «A las barricadas», escuchados con emoción, dieron fin a la jira, en espera de que la próxima a celebrar en la playa de Hyères el sábado día 14 de julio (festivo) supere aún la organizada el año anterior y a la que acudirán, fraternalmente invitados, todos los españoles, sin excepción, residentes en la casa de reposo del «Bon Séjour».

M. A.

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

(en nouveaux francs)

«Cómo se educa un carácter», Dr. T, 0,50.

«Cómo se forma una inteligencia», Dr T., 0,50.

«Comunidad de los grandes espíritus», Nicolás, 2,80.

«Conciencia y conocimiento (Antología), 6,00.

«Confesión de Claudio», Zola, 2,75.

«Conflictos entre la religión y la ciencia», Draper, 1,30.

«Confesión de sentimientos». Zweig, 1,50.

«Congreso de constitución de la de la C.N.T.», 0,80.

«Conocimiento y error», March, 3,50.

«Continencia y placer sexual», Krujer, 2,50.

«Copérnico y su mundo», Kesten, 7,00.

«Crecientes de primavera», Bellaman, 7,00.

LIBROS RECIENTEMENTE RECIBIDOS

(en nouveaux francs)

Diccionario de la Lengua Castellana, Miri, 3,60.

Diccionario de la Lengua Castellana, Rector, 3,00.

Diccionario de Parónimos Castellanos, Lazati, 3,00.

Diccionario de Sinónimos castellanos, Grates, »,00.

Diccionario enciclopédico ilustrado, Vastus, 12,00.

Diccionario francés - castellano, Parv.-Dupl., 3,50.

Diccionario práctico castellano, Brevis, 2,50.

Diccionario práctico francés-castellano,castellano-francés, Bre.-Dup., 5,50.

Dudas y temas gramaticales, Alcaiá Zamora, 4,00.

Novísimo diccionario escolar, Miri, 3,00.

Pequeño diccionario enciplopédico, Brevis, 5,50.

Pequeño diccionario castellano, Parvus, 1,50.

Prontuario de conjugación, Lazzati, 6,00.

Gramática de la Lengua Castellana, Bello y Cuervo, 5,00.

Sinónimos castellanos, Barcia, 6,00.

«Sacco y Vanzetti», por Roll y Luciano, 1,50.

Pedidos al Servicio de Librería, 4, rue de Belfort, Toulouse.

Buzon de "ESPOIR"

Lectores que han pagado hasta el 31-12-62 :

S. J., St-Benin ,Nièvre, Nevers.
J. T., Nimes (Gard).
J. U., Ganges (Hérault), Proprensa han sido destinados 4,70 NF.

F. C., St-Savournin (F.-du-Rh.). — Recibido giro del 21-6, no sabemos para qué es.

N. O., Bergerac (Dordogne). — Tu giro de 60 se recibió, fué registrado con el número 64-13 y pasado a donde indicas.

M. M., Perpignan. — Recibidos los 15, con 5,20 NF más tendrías pagado hasta el 31-12-62.

F. V., Florange (Moselle). — Recibidos 60,85. Conformes.

U. N., Strasbourg. — Tu giro del 26 de mayo se recibió, fué registrado con el número 66-1 y pasado al destinatario. Los 10,50 nada se ha recibido en enero. Indica fecha, expeditor, destinatario y cantidad.

M. S., Fumel. — Tu giro del 16-4 fué registrado con el número 54-24 y entregado tal como indicaste.

RUEGO

Si algún compañero estuvo prisionero en Belfort durante los años 1940 y 41, y se encuentra en posesión de la carta de prisionero, se le ruega se ponga en contacto con el compañero Ciriaco Pasamar, 10, rue Sibirous-bas, Montauban (Tarn-et-Garonne).

CONSEIL NATIONAL

SOUSCRIPTION INTERNATIONALE PRO-GREVISTES D'ESPAGNE

	N. F.	
Total première et deuxième liste	3 686	97
Montauban. Sect. S.I.A.	150	
Fumel. Section S. I. A.	100	
Pélissanne. C.N.T. et S.I.A. : Tomás Galindo 10; Manuel Edo 10; Manuel Pino 10; Rafael Angeles 10; Juan Perea 10; Asensio Boix 15; Olivares 10; Pacheco 10; Cotes 20; Victor 10; Sáez 5; Reyes 5; F. Martínez 5; José Agustí 20; Amalia Gil 10; Hernández 10; Ganga 20; Cabalié 10; Romero 10.		
Total	210	
Montbrison (Loire). B. Marín y varios amigos	40	
Creissels. José Clement	10	
Suède. Goteborg F.A.G.	80	72
Dreux. Amis de S.I.A.	449	
Toulouse. Fernando Pore	15	
Toulouse. Camilo Iglesias	10	
La Grand'Combe. Carlos Lorente	10	
Laurens. Amis de S.I.A.	10	
Combs-la-Ville. Amis de S.I.A.	50	
Total	1 284	72
TOTAL général à ce jour	4 971	69

Toulouse, 25 juin 1962.

GRAND MEETING A TOULOUSE

La 6e Union Régionale de la C.N.T. F. organise un GRAND MEETING qui aura lieu le 22 juillet 1962, au Palais des Sports place Dupuy, Toulouse.

Orateurs :

Yves PEYRAUT
André ARRU
et un représentant de l'A.I.T.

Un membre de la 6e Union Régionale présidera ce meeting.

Tous au meeting du 22 juillet!

ESPOIR AIT CNT
HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

ECOUTONS NOS COMPAGNES

LA FEMME EDUCATRICE

« Ce qui rend les femmes, dit Schopenhauer, particulièrement aptes à soigner, à élever notre première enfance, c'est qu'elles demeurent toute leur vie de grands enfants, une sorte d'intermédiaire entre l'enfant et l'homme. »

Et, bien entendu, pour cet ennemi des femmes, c'est là un état d'infériorité. Un autre philosophe, cependant, aime en elles cette fraîcheur d'âme, qui demeure même lorsque le visage se flétrit : qualité rare, que bien peu d'hommes possèdent, et que tout être humain devrait s'efforcer de conserver toujours.

A ce point de vue, la femme présente, avec l'enfant, des affinités précieuses et qui lui permettent de le comprendre. Toutes les femmes, à de très rares exception près, s'intéressent aux enfants et elles aiment à s'occuper d'eux. Qui de nous n'a pas observé, dans un métro ou un tramway, le sourire de bienveillance avec lequel les femmes accueillent un petit enfant porté dans les bras de sa mère? Elles le regardent, s'informent de son âge, de ses progrès, de ses actions : il est le lien qui les réunit toutes, vieilles femmes ou jeunes filles, riches ou pauvres.

La femme éprouve fortement le besoin de protéger un être plus faible : petite fille, elle se penche sur sa poupée; plus tard, sa tendresse maternelle s'étend au mari, puis à l'enfant. Ce désir de refermer ses bras sur quelqu'un s'unit chez elle au besoin de se répandre, de propager ce qu'elle apprend. On a souvent raillé le bavardage et la futilité de la femme; mais on n'a point observé que ce babillage est nécessaire à l'éducation enfantine.

« La fonction qui fait de l'homme un homme, est l'œuvre particulière de la femme : un enfant élevé par une femme très femme et très bavarde est plus tôt formé à la parole et, par conséquent, à la conscience psychologique; aux soins d'un homme taciturne, le même enfant se développerait très lentement et si lentement peut-être qu'il n'atteindrait jamais la limite de son intelligence pratique. » (H. de Gourmont.)

Voilà une opinion qui réhabilite tout à fait le bavardage féminin. Et cet amour des petits détails, cette soi-disant myopie intellectuelle devient, elle aussi, précieuse infiniment, lorsqu'on songe que l'éducation est, non seulement, selon le vers du poète, une œuvre qui veut beaucoup d'amour, mais qu'elle réclame avant tout de la patience, une observation constante et de la minutie.

Sensibilité aiguisée, affinités nombreuses, patience et application minutieuse, besoin de répandre son savoir et ses idées, tout contribue à faire de la femme l'éducatrice naturelle de l'enfant. Mais souvent ces qualités sont mal employées, mises au service d'une éducation dogmatique et autoritaire, qui impose des idées toutes faites, dont la libre discussion est interdite et jugée immorale. Trop de mères désirent des enfants semblables à elles-mêmes, nourris des mêmes opinions et des mêmes préjugés. Il leur semble pouvoir revivre leur propre jeunesse dans celle de leurs fils ou de leurs filles : et elles sont douloureusement surprises de trouver ceux-ci indifférents, parfois opposées à ce qu'elles ont été. Leurs souvenirs personnels, la poésie un peu romantique du passé, vers lequel elles tournent très volontiers leurs regards, les inclinent, si elles n'y prennent garde, à vouloir ressusciter leur propre vie dans celles de leurs enfants. L'éducation ne doit, à aucun prix, faire des enfants la reproduction plus ou moins exacte des parents et des maîtres, pas plus qu'elle ne devrait produire des exemplaires d'un type social donné, comme le bon citoyen ou le bon soldat.

Une femme, une éducatrice de génie, a apporté des suggestions fort intéressantes sur l'éducation, dont devraient s'inspirer toutes les mères. Je veux parler de Mme Montessori, la doctoresse italienne bien connue, qui a essayé, auprès des petits enfants, une méthode rationnelle basée entièrement sur la liberté enfantine et la curiosité intellectuelle. Ce qui anime cette femme, et ce qui nous manque bien souvent, à tous et à toutes, c'est la foi dans l'enfant. Les mères parlent toujours avec enthousiasme de leurs enfants, qui leur semblent, évidemment, très supérieurs aux autres. Pourtant, elles n'ont pas foi en eux. Il leur paraît impossible qu'ils fassent un pas, un geste, sans leur intervention. Laisser l'enfant libre, diraient-elles, mais il ne peut faire que des sottises!

C'est là un des préjugés essentiels sur lesquels s'appuie l'éducation autoritaire. Peut-être même n'est-il si enraciné que parce qu'il flatte la vanité féminine et son instinct de protection. Reconnaître qu'à l'école montessorienne, le petit enfant, libre de ses actions sous une surveillance très légère, reste néanmoins raisonnable et actif, c'est blesser la vanité des mères, qui se sentent alors moins nécessaires à leurs petits. Ne plus choisir à la place de l'enfant, mais le laisser choisir lui-même, en accord avec ses instincts et ses aptitudes propres, le travail qui lui convient, telle doit être la règle première de toute éducation. « Fais ce que veux », la vieille maxime, malgré les siècles, reste encore la meilleure, celle qui forme les esprits libres et les cœurs généreux.

A cette libre recherche individuelle, la méthode montessorienne se garde de mettre une entrave en opposant la personnalité de l'éducatrice à celle de l'enfant. La maîtresse, loin d'être autoritaire, se borne à observer, à comprendre surtout, à diriger l'effort enfantin avec tact, à intervenir discrètement pour corriger les erreurs ou les étourderies.

« C'est à l'école de l'enfant que nous apprendrions à devenir vraiment ses maîtres. »

Enfin, l'éducatrice sait avant tout éveiller, entretenir et augmenter chez l'enfant cette qualité intellectuelle propre à l'enfant, la curiosité. Il y a, dans l'œuvre de Mercereau, une belle page sur la curiosité chez l'enfant.

« Observe l'enfant. Tout juste sa bouche vient-elle d'apprendre les premières syllabes et déjà il veut savoir les « pourquoi ». Hélas! les « comment » seuls — et non pas tous — lui seront répondus. Rien ne le laisse indifférent. Tout l'intrigue, tout le requiert ardemment. Il questionne, et voilà qu'on s'aperçoit soudain que si, jadis, à son âge, peut-être, on fut capable de poser la même question, on l'a bien oubliée depuis, et qu'il fallut atteindre le quatrième décennat de son existence pour s'inquiéter à nouveau de la solution... Et l'enfant croît et devient homme, et voilà qu'il ne pense plus qu'il fut angoissé

(Suite en page 3.)

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Cinéma

"Au Seuil de la Vie"

« Au Seuil de la Vie » a été présenté chez nous avec quelques années de retard. En effet, le film a été réalisé par Ingmar Bergman dès 1957. Dans la chronologie des films de Bergman, il se place donc entre « Le Septième Sceau » et « Les Fraises sauvages », les ouvrages les plus profonds du réalisateur suédois. « Au Seuil de la Vie » est peut-être son film le plus accessible, car le récit et les caractères y ont été, intentionnellement sans doute, rendus simples et intelligibles pour tous.

Bergman a voulu prouver qu'il pouvait, lui aussi, créer sans rien d'encombrant, sans lourdeur, une œuvre émouvante puisée aux sources de la réalité.

L'action de « Au seuil de la Vi » se déroule d'un bout à l'autre dans une maternité, presqque exclusivement dans uie seule chambre, où trois femmes attendent d'accoucher. Cecilia, une intellectuelle, sera bientôt déçue, car elle fera une fausse-couche qui entraînera une stérilité totale. Ses sombres méditations lui font entrevoir son mariage comme un échec et, lorsque son mari vient la voir, elle lui manifeste son désir de rompre.

Stina est heureuse en ménage, Pour elle, la vie est belle, c'est avec impatience qu'elle attend la venue de l'enfant désiré.

Hjördis est encore toute jeune et célibataire et sur les conseils de son amant, elle a tenté l'avortement. C'est la rage au cœur qu'elle se soumet aux efforts faits pour sauver son enfant.

Stina, dans sa simplicité et sa bonté, s'efforce de consoler et d'aider ses compagnes de chambre. Immense sera son désespoir lorsqu'elle mettra au monde un enfant mort-né, après d'atroces douleurs. C'est en vain qu'elle demandera au médecin pourquoi ce malheur devait lui arriver, à elle qui attendait le petit être avec tant de joie. Mais à la vue de la mort, une plus grande sérénité pénètre les esprits des compagnes de chambre et Cecilia va s'efforcer de réparer la brèche faite dans son ménage tandis que Hjördis avoue sa faute à sa mère qui, compréhensive et compatissante, aidera sa fille à accueillir le bébé avec affection.

Deux femmes devront se résigner à quitter la maternité sans l'enfant espéré et une jeune fille inexpérimentée et trompée devra attendre patiemment la délivrance.

La vie ne commet-elle pas une injustice flagrante? On se le demande instinctivement en voyant le film et le spectateur en sera quitte pour répondre lui-même.

Ulla Tsaksson, qui a écrit le récit original, dit à ce propos :

« La vie ne posse pas de questions, elle ne donne pas de réponses, elle est sans cesse en route vers de nouvelles naissances, vers un renouvellement. Seuls les hommes posent des questions. »

Ce film que Bergman a consacré à la maternité (thème qui revenait fréquemment dans ses films précédents), se ramène à la même question que tous ses ouvrages :

« Quel est le sens de la vie si la menace de la mort y est toujours présente? »

La conclusion de « Au Seuil de la Vie » est plus positive que dans les films précédents de Bergman. Lorsque, à la fin, se referment les portes de la maternité, l'insoluble mystère de la vie subsiste, mais cette fois la lumière de l'espérance l'éclaire.

La froideur du décor a obligé Bergman à porter toute son attention sur le visage humain qu'il sonde jusqu'à ce que les mouvements les plus intimes de l'âme soient traduits en images. Les prises de vues de Max Vilen sont excellentes, surtout à cause des éclairages raffinés. Grâce à de savants gros plans et une caméra constamment en mouvement, Bergman a su éviter la théâtralité. Dans la conduite des acteurs, le réalisateur suédois se révèle un maître, ainsi qu'en font foi les interprétations puissantes d'Ingrid Thulin, d'Eva Dahlbeck et de Bibi Andersson. Les trois interprètes ont reçu une distinction au Festival de Cannes en 1958, de même que leur réalisateur, Ingmar Bergman, auquel fut attribué le prix de la mise en scène. Cette double distinction est légitime, car « Au Seuil de la Vie » est peut-être un film moins ambitieux que « Le Septième Sceau » et « Les Fraises sauvages », mais non moins empreint de délicatesse et de naturel.

H. MORRENS.

"VIE D'ANSELMO LORENZO"

Fondateur de la Section Espagnole de la Première Internationale
Organisateur et militant de la C.N.T.

★

Résumé : *Lorenzo, qui a introduit Lafargue dans les milieux ouvriers de Madrid cultive sa longue et chaleureuse amitié pour les époux Lafargue et voue à Laura Marx un amour silencieux. En juillet 1872, les Lafargue quittent l'Espagne. Lafargue et Lorenzo ont travaillé ensemble à la Motion sur la propriété présentée et votée par le Congrès de Saragosse. Au Congrès International de La Haye, qui vit la désagrégation de la Première Internationale, les délégués de l'Espagne sont R. Farga Pellicer et le Dr. Gaspar Sentiñón. Lorenzo a été arrêté à Madrid.*

★

28. — La Fédération Régionale Ouvrière Espagnole a été mise hors la loi. Elle survit cependant clandestinement, célèbre des Congrès et des conférences secrètes. Lorenzo fait toujours partie de ses animateurs les plus dévoués. Il n'habite plus Madrid. Il a abandonné la capitale, pour s'installer à Barcelone. Là, il connaît une femme admirable, Francisca Concha, veuve avec un enfant de six ans, qui sera plus tard l'orateur syndicaliste Francisco Miranda. Ils se marient en 1876.

29. — De cette union naissent trois filles : Marina, Mariana et Flora. Le foyer de Lorenzo est un foyer modèle. Il aime avec tendresse ses filles et sa compagne. Il vit seulement pour elles et pour ses idées. Ame élevée, noble et cordiale, en lui se reproduit ce miracle d'humanité anticipée qu'on trouve seulement parmi les grands mystiques anarchistes : Reclus, Salvoechea, Louise Michel.

30. — L'activité de Lorenzo, hors du cadre de l'organisation, se complète par la création littéraire. La publication du « Prolétariat militant » le situe dans l'actualité espagnole. C'est le premier livre paru sur le mouvement ouvrier organisé, où sont exposés de manière claire des conceptions hardies sur la lutte de classes et sur l'évolution politique. Après ce premier ouvrage, il ne s'arrêtera plus. Il va produire, avec la fécondité et la constance qui sont les traits distinctifs de son caractère, une œuvre remarquable.

(A suivre.)